

Les rituels de parole dans le premier cas de troubles autistiques décrit par Kanner

Olivier Clain et Roger Ferreri

09/09/2018

Mots clés :

Kanner- Langage- Rituels verbaux- Fonction symbolique-Autisme- Symboles

Résumé

L'article revient sur le premier cas d'autisme décrit dans la littérature scientifique. En s'attachant aux rituels de parole, et aux autres particularités de l'usage du langage de l'enfant, il vise à introduire un petit nombre de propositions touchant les concepts de symbole, de fonction et de champ symboliques. Pour énoncer les conditions de la créativité linguistique, il fait encore ressortir la pertinence des notions d'incarnation du langage, de rumeur et de trace. Il s'agira ainsi de faire apparaître que la réponse à l'offre de déplacements entre positions symboliques médiatisés par le langage ne s'émancipe de ce qui la rend possible dans la répétition de la trace, que si le nouage du symbole à la fonction symbolique, soit l'articulation de qui se transmet des injonctions du collectif à la poussée au partage de leur mise en question, a été porté par une incarnation suffisante du langage et une rumeur non invalidante.

Note sur les Auteurs**Olivier Clain**

Olivier Clain est philosophe et sociologue, professeur au département de sociologie de l'Université Laval, à Québec, au Canada.

Roger Ferreri

Roger Ferreri est psychiatre et psychanalyste ; durant une vingtaine d'années, il a été chef de service dans le 3^e secteur de psychiatrie infanto-juvénile de l'Essonne, à Evry, en France.

«*« Coucou! », (c'est ainsi qu'il appelait sa mère) dis : « Don, veux-tu descendre? ». Sa mère le faisait et Donald disait alors : « maintenant dis « d'accord ». La mère le disait et Donald descendait. Au moment du repas, répétant quelque chose que manifestement on lui avait dit souvent, il disait à sa mère: "Dis : 'mange cela ou je ne te donnerai pas de tomates, mais si tu ne le manges pas je te donnerai des tomates, " ou bien, « dis : « si tu bois jusque-là, je rirai et je sourirai » ». Sa mère devait le faire, car sinon il poussait des cris perçants, pleurait et contractait chaque muscle de son cou. »*¹

Introduction

Le texte qui suit est consacré au premier des onze cas qui figurent dans l'article introduisant la catégorie des « troubles autistiques du contact affectif » dans la littérature pédopsychiatrique. Il parle d'un petit garçon, prénommé Donald, âgé d'à peine plus de cinq ans lorsque Kanner le reçut la première fois en consultation en octobre 1938. Il s'attache plus particulièrement à examiner les rituels de paroles de l'enfant et l'usage qu'il fait du langage en général en vue d'introduire un certain nombre de considérations générales sur la symbolisation.

Si dans la partie centrale de l'article de 1943, qui expose les traits communs aux onze cas, Kanner insiste sur l'exigence formulée par plusieurs des enfants de voir les demandes qu'on leur adresse et la succession des événements qui forment la trame de leur quotidien demeurer toujours identiques, il n'use plus comme telle d'une notion introduite dans le portrait clinique de Donald, au début du texte, celle de « rituel verbal » (*verbal ritual*)². Cette dernière notion renvoie clairement aux demandes régulièrement adressées par l'enfant à sa mère de dire certaines phrases à des occasions

¹ Kanner, L., "Autistic Disturbances of Affective Contact", dans *Nervous Child*, 2, (1943): 217-250, p. 219: « *Boo (his word for his mother) say "Don, do you want to get down?"*". *His mother would comply, and Don would say : "Now say "All right."* " *The mother did, and Don got down. At mealttime, repeating that obviously been said to him often, he said to his mother, "Say "Eat it or I won't give you tomatoes, but if you don't eat it I will give you tomatoes", or "Say "If you drink to there, I'll laugh and I'll smile"* ". *And his mother had to conform or else he squealed, cried and strained every muscle in his neck in tension.* » Martine Rosenberg a donné la première traduction française de l'article, parue dans la revue *Neuropsychiatrie de l'enfance*, 1990, 38 (1.2), pp. 65-84. Elle a légèrement revu sa traduction pour le Bulletin spécial consacré à Kanner par l'Association pour la recherche sur l'autisme et la prévention des inadaptations (Arap), en Juin 1995. Toutes les traductions des extraits de l'article de 1943 sont tirées de cette publication et la pagination indiquée renvoie à celle dudit Bulletin. Les formules rituelles sont traduites à la page 7 du Bulletin, disponible à l'adresse internet suivante : <http://www.resodys.org/IMG/pdf/kanner-scan.pdf>.

² Bulletin Arapi, p.24

déterminées de la vie quotidienne. Mais au moment où elle apparaît, elle ne reçoit aucune définition formelle. En outre, l'auteur vient juste d'évoquer les stéréotypes de Donald, et juste après avoir donné les trois exemples d'échange fixes de paroles entre l'enfant et sa mère, rapportés ci-dessus, il enchaîne sur une autre forme de la répétition verbale qu'il prête à l'enfant. Cela peut laisser penser que dans son esprit la notion inclut aussi bien cette dernière forme de répétition. Quoi qu'il en soit, dans la partie centrale de l'article ce qui avait préalablement été isolé comme rituel verbal est désormais traité comme l'expression d'une attitude ritualiste généralisée. Du coup, le rituel proposé par Donald à sa mère se trouve saisi comme l'expression parmi d'autres de l'insistance souveraine pour la préservation du même qui gouverne le rapport au monde des enfants qui souffrent de troubles autistiques du contact affectif. C'est sans doute la raison pour laquelle, depuis Kanner, la majorité des auteurs qui usent de la notion pour aborder l'autisme s'en donnent, comme lui, une définition très large et l'intègrent le plus souvent à la ritualisation en général. C'est ainsi que s'il évoque bien à nouveau les rituels verbaux dans la description de l'autisme, le DSM V les intègre immédiatement aux formes ritualisées d'entrer en rapport avec le monde, qu'elles soient verbales ou non-verbales, sans qu'à l'intérieur de la catégorie des rituels verbaux on ne procède à aucune distinction. La notion renvoie alors à au moins deux types de répétitions; à savoir celles qui conduisent celui qui parle à répéter un énoncé précis, fût-il réduit à un mot ou une expression; et celles qui consistent à demander régulièrement à un autre de répéter certains énoncés déterminés. Pour souligner le fait que dans le second type, la répétition est demandée par celui qui parle et s'inscrit dans un échange avec l'autre, aussi restreint puisse-t-il apparaître, échange dont il prend *de facto* l'initiative et dont il établit du même coup le contenu, nous parlerons à son propos de « rituel de paroles » que nous distinguons ainsi formellement du « rituel verbal » en général.

Dans les rituels de paroles pratiqués par Donald, tels que nous les rapporte Kanner, l'enfant demande à sa mère, pas à son père, de répéter après lui une courte phrase ou deux. Il le fait en des occasions particulières du quotidien. Que la demande de répéter certains énoncés soit elle-même réitérée à chaque fois qu'une situation d'un certain type se présente dans le quotidien de Donald lui confère sans doute un caractère routinier et donne sa signification exacte au concept de rituel. À chaque effectuation du rituel, il est demandé à la mère de prononcer les mêmes mots, à l'intérieur de propositions qui les ordonnent de la même manière et dans une séquence stable des propositions dans la phrase. Ce qu'il est demandé à la mère de répéter est ce que nous appelons une « formule rituelle ». Kanner laisse entendre qu'il existe de nombreux autres rituels de parole liés à d'autres activités du quotidien de Donald, et donc plusieurs autres formules rituelles, mais il ne reproduit que les trois

rapportées ci-dessus, associées à deux circonstances particulières de la vie quotidienne, la sieste et les repas. Les trois formules commencent avec un même impératif : « Dis ». L'impératif ouvre à chaque fois le temps spécifique de la parole adressée à l'autre. Kanner soutient sans détour que la ou les phrases que l'enfant énonce alors et demande à sa mère de répéter ont « *manifestement* » déjà été entendues par lui. Il ne s'explique pas sur l'origine de cette supposition. Mais on est en droit de penser qu'elle lui vient de ce qu'il a déjà acquis la conviction que la seule fonction des rituels verbaux est de préserver la répétition à l'identique d'une situation expérimentée antérieurement. Cette conviction est déjà là selon nous en 1943. Mais elle devient de toute façon explicite en 1951. Revenant à ce moment-là sur le rituel de la sieste, Kanner le considère au titre d'expression exemplaire de l'enfoncement de l'enfant autiste dans la recherche impérieuse du maintien de la « *mêmeté* » (*sameness*) dans toutes les circonstances de l'existence : si à chaque fin de sieste Donald demande à sa mère de dire la même phrase, ce serait seulement pour faire réapparaître la demande maternelle de descendre, entendue une première fois à l'occasion de la fin d'une sieste et qui fait désormais partie pour l'enfant du « tout » que constitue la situation de la fin de la sieste³. Ce serait ainsi la nécessité de maintenir le même de cette totalité qui expliquerait pourquoi la phrase que l'enfant énonce, pour que sa mère la répète, est exactement celle entendue la première fois. Or même si nous reconnaissons tout à fait le caractère impérieux du besoin de stabilité dans toutes les formes du rapport au monde chez Donald, comme chez les enfants autistes en général, l'assimilation des rituels de paroles de Donald à n'être qu'un de ses prolongements parmi d'autres ne va pas de soi pour nous, comme ne va pas de soi que dans chaque formule rituelle l'enfant n'énonce que des propositions entendues exactement comme il les énonce.

Supposons un instant avec Kanner que chacune des phrases qui figurent dans les trois formules rituelles ait été préalablement dite, au moins une première fois, sous cette forme très précise à l'enfant. Cela conduit à supposer que la mère a effectivement déjà dit à son enfant, une ou plusieurs fois, la phrase suivante: « *mange cela ou je ne te donnerai pas de tomates, mais si tu ne le manges pas je te donnerai des tomates* ». Dans une note spéciale attachée à sa traduction, Madame Rosenberg soutient que « *la phrase n'a pas de sens* »⁴. Sans doute, témoigne-elle par-là du sentiment d'étrangeté que nous ressentons tous à la lire, mais son jugement nous paraît néanmoins hâtif et discutable. De notre point de vue, il est clair

³ Kanner, L. (1951) « The conception of wholes and parts in early infantile autism », American Journal of Psychiatry, July, 1951, 23-26, p.26

⁴ Madame Rosenberg écrit dans cette note : « Cette phrase n'a pas de sens et, quoique dise l'enfant, il obtiendra le même résultat... Ce type de phrase est caractéristique de la notion de « double lien » développée dans les travaux de Bateson. Cet énoncé pourrait être utilisé pour insister sur l'aspect pathologique de la mère de Donald par ceux qui pensent que l'étiologie de l'autisme est d'ordre psychologique. » Bulletin Arapi, p.7

que la question qui compte n'est pas tant celle de savoir si la phrase, par ailleurs grammaticalement impeccable, possède un sens universel pour nous, c'est-à-dire en fait un sens que nous croyons pouvoir être partagé par tous ceux qui l'entendraient, mais bien de savoir si elle peut avoir un sens pour Donald quand il l'énonce pour que sa mère l'énonce à son tour et, si oui, lequel est plausible. Madame Rosenberg poursuit sa remarque en soutenant que « *quoique dise l'enfant, il obtiendra le même résultat* ». Cette fois le jugement télescope une inversion qui le rapproche du lapsus et une intuition qui nous paraît juste. Dans le rituel, l'enfant ne dit la phrase que pour que la mère la répète, et non l'inverse. Et s'il y a résultat attendu, il concerne d'abord le fait que la mère dise à son tour la phrase qui l'engage non seulement relativement à ce qui va se passer au cours du repas, mais davantage encore quant à la rencontre de ses attentes et de celles de son fils. La remarque de Madame Rosenberg procède cependant à nos yeux d'une juste intuition qui veut qu'un résultat soit bel et bien attendu de la répétition de la phrase par la mère, ce qui nous mène déjà au-delà de la seule fonction de préservation de la « mêmété » dans les diverses situations du quotidien dont Kanner fait état dès 1943. Quand Madame Rosenberg ajoute enfin qu'en l'ayant déjà énoncée, la mère de Donald révèle sans doute son caractère pathologique et pathogène en induisant chez son enfant « *un double lien* », au sens de Bateson, elle reconduit les deux croyances fondamentales qui sont celles de Kanner, tout en pointant la conclusion logique à laquelle mène le fait de s'en tenir à la lettre de ce que dit le psychiatre. La première croyance, rappelons-le, concerne le fait que la mère ait bien déjà dit à l'enfant exactement la même phrase au moment d'un repas; la seconde veut que l'enfant ne prononce jamais que les phrases qu'il a déjà entendues exactement sous la forme où il les énonce. À nos yeux il s'agit là en fait de suppositions. On l'a vu, elles reposent sur la conviction de Kanner que l'ensemble des rituels de parole n'ont pour seule fonction que de rendre possible la répétition du même. Mais si on accorde à ces croyances et à la conviction qui les fonde le crédit que leur accorde sa traductrice française, on doit conclure, au-delà de ce que soutient explicitement Kanner, ce qu'en conclut Madame Rosenberg.

Ce qu'on tente ici est d'ouvrir une autre voie à l'interprétation des rituels de parole de Donald. Pour le faire nous commençons par nous appuyer sur cette objection simple, mais selon nous décisive, que parmi les diverses phrases déjà entendues par l'enfant à l'occasion du repas ou de la sieste, il choisit celles qui lui permettent une expérimentation stratégique dans son rapport à sa mère. Même si Donald se tient sans doute au plus près des formules déjà entendues à l'occasion de telle ou telle activité quotidienne, il faut selon nous partir du fait que dans les rituels de parole c'est lui qui demande à sa mère de répéter après lui et qu'il ne lui demande pas de répéter n'importe quelle phrase, mais celles qu'il

choisit à cette fin. On supposera encore qu'il les modifie juste suffisamment pour leur faire dire quelque chose qui a du sens pour lui lorsqu'elles sont répétées par sa mère. Plus largement notre étude revient sur l'ensemble de son rapport au langage et sur le portrait clinique d'ensemble que nous en propose Kanner. Mais le véritable objectif qu'elle poursuit est encore ailleurs. Nous entendons avancer un petit nombre de propositions théoriques qui concernent les symboles, le champ symbolique et la fonction symbolique. C'est d'abord et avant tout pour mettre à l'épreuve du cas de Donald la pertinence d'une distinction tranchée de ces concepts que nous l'avons entreprise. Nous chercherons encore à cerner les conditions universelles d'entrée dans la créativité langagière et le plein usage de la fonction symbolique, en évoquant alors ce que nous appelons l'incarnation du langage, la rumeur et la trace. Dans le cadre forcément limité qu'impose le point d'appui empirique de cette étude nous ne pourrons mieux faire que d'introduire à ces propositions, sans véritablement les développer pour elles-mêmes. Nous sommes par ailleurs conscients de laisser de côté tout un ensemble de considérations sur le cas.

La quasi-totalité de ce que nous avancerons à propos de Donald, nous le soutiendrons du seul rappel du contenu de l'article de 1943. À de rares occasions, nous ferons référence aux publications ultérieures de l'auteur, en particulier celles à l'intérieur desquelles il est revenu sur l'enfant, son entourage familial ou son destin d'adulte. Nous ne parlerons cependant jamais que de Donald tel que le dépeint Kanner. Nous ne nous référerons ni aux nombreux articles ni aux passages d'ouvrages scientifiques qui, depuis plus de soixante-quinze ans maintenant, ont revisité le cas, ni d'ailleurs à l'immense littérature qui discute de l'autisme. Nous ne nous intéresserons pas non plus aux récits médiatisés à propos de Donald devenu un homme âgé⁵. La discussion de la présentation que donne Kanner de l'enfant suffira amplement aux besoins de notre argumentation. Même si nous ne parviendrons jamais à distinguer clairement ce qui, à ses propres yeux, et pour nous ensuite, relève de ce qui appartient à Donald et de ce qui appartient en propre à Donald de son point de vue, ce qui lui vient du témoignage de l'entourage de l'enfant et ce qui prolonge le jugement qu'il porte sur ce dernier, ce qui constitue sa propre interprétation originale du cas et ce qui lui est suggéré par le souci de construire la nouvelle catégorie clinique, ce qui lui vient de son inscription dans l'histoire de la psychiatrie et ce que commande la période de l'histoire au cours de laquelle s'effectue la recherche qui a rendu possible cette construction, il reste que c'est bien l'incontournable hétérogénéité de notre matériel qui au bout du

⁵En 2010, Donald était toujours vivant et deux journalistes américains sont partis à la rencontre de l'homme de 77 ans dont il était assez facile de retrouver la trace, dans la mesure où Kanner avait donné sa date de naissance, l'État où il vivait et la première lettre de son nom de famille. La photo de l'homme âgé qu'il est devenu figure désormais sur plusieurs sites internet consacrés à l'autisme.

compte nous autorisera à faire travailler l'interprétation de Kanner au-delà d'elle-même et à tenter à notre tour de parler de Donald. Si nous croyons que le matériel relatif à Donald a été recueilli par un regard clinique d'une grande finesse, rien ne nous contraint cependant à supposer qu'il est interprété de la manière la plus pertinente. La seule chose que notre propre position en regard de l'interprétation de Kanner exige de nous est que lorsque nous nous éloignons de telle ou telle de ses parties, nous le fassions en nous appuyant sur ce que lui-même nous dit par ailleurs ou en faisant apparaître un autre point d'appui possible dans le matériel qui nous est rapporté, comme nous venons de le faire à propos du choix des formules rituelles. Fait ainsi partie de notre matériel la construction de la catégorie des « troubles autistiques du comportement affectif » qui constitue, ne l'oublions pas, l'objectif central de la publication de 1943 et en regard de laquelle le portrait clinique de Donald prend son relief. Elle dessine en quelque sorte son arrière-plan. Toutefois, plutôt que de partir de cet arrière-plan lui-même, nous commencerons par rappeler les grandes lignes du portrait clinique de l'enfant en fonction des objectifs poursuivis ici. Nous ferons suivre cette présentation d'un bref commentaire consacré à la construction de la catégorie clinique, ce qui nous donnera l'occasion de saisir ce que Kanner cherche précisément à mettre en évidence chez Donald. C'est seulement une fois ces éléments portés à l'attention du lecteur que nous pourrons nous engager dans l'exposé de notre interprétation des rituels de parole et de l'usage du langage par l'enfant en avançant nos propositions théoriques sur la symbolisation.

I Donald raconté par Kanner.

Si dans la présentation du cas, Kanner s'appuie sur plusieurs observations de ses confrères effectuées dans les différents lieux de soins que l'enfant a fréquentés, il accorde néanmoins une place prépondérante au témoignage des parents. Cela le conduit à nous en dire quelques mots. Il nous apprend d'abord qu'avant sa première rencontre avec l'enfant, il avait reçu de son père un rapport détaillé qui comptait trente-trois pages dactylographiées. Kanner jugea ce rapport "*excellent*". Il ne manqua toutefois pas de relever que son auteur manifestait un caractère obsessionnel. Plus généralement, et le propos sera repris à plusieurs reprises dans certains articles ultérieurs, les traits obsessionnels qui apparaissent dans les milieux familiaux des enfants dont il est question sont évoqués à la fin de l'article de 1943⁶. En présentant en quelques lignes le père de Donald, Kanner nous rappelle que ce dernier était juriste, qu'il était souvent extrêmement absorbé dans ses pensées au point de perdre tout contact

⁶Bulletin Arapi, p.27

avec le monde extérieur, qu'il avait connu deux dépressions liées au surmenage professionnel, qu'il s'alitait au moindre rhume et suivait alors à la lettre les conseils des médecins. Il fait encore cette remarque isolée que cet homme s'estimait nettement supérieur à son épouse sur le plan intellectuel. Diplômée d'université, celle-ci est elle-même dépeinte par lui comme une femme calme et intelligente, mais il ne nous en dit rien de plus dans l'article de 1943. Toutefois, dans une conférence donnée en 1948, récapitulant ses appréciations de l'attitude des mères des cinquante-cinq enfants diagnostiqués autistes qu'il avait eu alors l'occasion de rencontrer alors, il se disait frappé par le manque de « chaleur maternelle authentique » qu'il avait en général observé chez elles et donna en exemple la mère de Donald⁷.

Donald a toujours manqué d'appétit et ses parents se plaignaient de la difficulté qu'ils connaissaient depuis toujours à le faire manger. Un appétit d'un autre genre semblait cependant habiter l'enfant. Très jeune, il avait fait preuve d'une mémoire musicale, visuelle et sémantique hors du commun. Il connaissait par cœur plusieurs refrains à l'âge d'un an. Avant deux ans, il reconnaissait "*un nombre prodigieux d'illustrations*" et de très nombreux visages, par exemple ceux des présidents des États-Unis ou des membres des deux lignées familiales. Au même âge, il récitait sans se tromper les vingt-cinq questions et réponses de l'évangile presbytérien, comptait jusqu'à cent et récitait l'alphabet à l'endroit comme à l'envers. Cette passion mnésique était appréciée et encouragée par son entourage, mais ce qui inquiétait ce dernier, outre le manque d'appétit, était la tendance à l'isolement manifestée par l'enfant. Il ne se sentait jamais mieux que quand il jouait seul. Il ne s'intéressait quasiment pas aux allées et venues des uns et des autres, ne pleurait que très rarement pour accompagner sa mère quelque part et demeurait indifférent aux autres enfants de son âge. Il demeurait aussi bien indifférent aux adultes et quand il entrait dans une pièce où ils se tenaient il allait droit aux objets, sans leur accorder la moindre attention, comme s'ils n'existaient pas. Donald entrait facilement en colère si on le dérangeait de ses jeux solitaires. Il ne répondait pas aux appels que ses parents lui adressaient et pour qu'il se déplace, il fallait venir jusqu'à lui, s'en saisir et le porter dans les bras.

Les craintes éventuellement exprimées par l'enfant ne sont évoquées que brièvement dans l'article. Nous savons cependant que Donald disait avoir peur d'être giflé et fouetté. Sa mère, qui rapportait le fait à Kanner, ajoutait que cette crainte était dissociée par Donald des circonstances qui lui méritaient

⁷Kanner, 1949, Problems of nosology and psychodynamics of early infantile autism, *American Journal of Orthopsychiatry*, 19, 416–426.

une punition. Mais nous ne savons rien ni de la fréquence ni de la sévérité de celles qui lui avaient été réellement infligées, comme nous apprenons peu de choses des autres peurs de l'enfant. Nous savons cependant que Donald se montrait craintif devant les jouets mobiles, comme les tricycles et les balançoires. Il paraissait avoir en horreur le toboggan que ses parents lui avaient offert. Mais ces derniers avaient remarqué qu'il en faisait usage, lorsqu'il se croyait sans personne pour le regarder. Donald avait certainement une manière très routinière d'entrer en rapport avec les objets du monde. Dans sa deuxième année, par exemple, il avait pris l'habitude de faire tourner des cubes sur eux-mêmes. Mais il ne les faisait jamais tourner qu'après avoir placé toujours la même face sur le dessus, celle qui avait été là à la première manipulation. Il était encore fasciné par la rotation des objets circulaires, casseroles et objets du même genre. Il rangeait ce qu'il avait sous la main par séries de couleurs; satisfait du résultat, il poussait des cris et sautillait sur place de contentement. Lorsqu'il enfilait des boutons, il fallait toujours que leur arrangement soit identique à celui que son père lui avait montré la première fois. Il pouvait encore projeter à terre les objets les plus divers pour expérimenter les fracas qu'ils causaient. Il accomplissait de façon répétitive un certain geste, celui qui consiste à croiser deux doigts de chaque main, en les levant de chaque côté au-dessus de la tête. Il avait la passion de compter les choses les plus inutiles et cette passion dura longtemps. Les activités spontanées du jeune Donald semblent avoir été limitées à celles décrites ici. La plupart de ses autres actions sur le monde, nous dit Kanner, étaient celles que sa mère lui demandait d'exécuter.

Chez Donald l'absence de dénomination générique n'est que partielle. Par exemple, il possédait cinq petites bouteilles de peinture à l'eau, auxquelles il avait donné les prénoms des quintuplées Dionne, nées au Canada en 1934. Dans l'article de 1946, consacré au « langage hors de propos et au langage métaphorique dans l'autisme infantile précoce », Kanner y verra un exemple du transfert de signification qui procède par « analogie substitutive »⁸. En simplifiant la doctrine traditionnelle de la « métaphore », du « transport » de la signification comme le dit le mot grec, il en distinguait trois types, au lieu de quatre chez Aristote ; à savoir, par analogie substitutive, par généralisation et par restriction, cette dernière signifiant simplement le fait de prendre la partie pour le tout. Le premier type deviendra la métaphore proprement dite dans la théorie classique. Il reconnaissait le caractère parfaitement universel de l'usage de l'analogie substitutive et insistait alors seulement sur le caractère idiosyncrasique de la métaphore chez l'enfant autistique. Mais, en donnant un prénom à chacune des bouteilles, l'enfant

⁸ « Irrelevant and metaphorical language in early infantile autism », *American Journal of Psychiatry*, Sept 1946, Vol. 103, 2, 242-246, republié dans *Sesquicentennial supplement*, 1994, p.164.

faisait à nos yeux tout autre chose qu'une simple métaphore idiosyncrasique. Il indiquait sans doute d'abord sa préférence marquée pour le singulier, le non assimilable à l'autre. Et ce n'est que lorsqu'il mélangeait le bleu et le rouge, ponctué d'un "*Cécile et Annette font viole!*", que se manifestait alors le compromis avec les exigences sociales de la nomination, compromis qui semble-t-il consistait pour lui à accepter la dénomination générique dès lors qu'elle faisait apparaître la réalité qu'elle désigne comme une substance « seconde » en regard des « substances premières », parce que singulières, que dénomment "Cécile" et "Annette". Mais il faisait sans doute davantage encore.

Elzire Legros-Dionne, Canadienne française catholique résidant en Ontario, déjà mère de cinq enfants, avait donné naissance le même jour, le 28 mai 1934, à cinq filles, Annette, Cécile, Émilie, Marie et Yvonne. Donald, quant à lui, est né en septembre de l'année précédente et il a moins d'un an à leur naissance. Toutefois, parce que la nouvelle de cette naissance, assez extraordinaire avant les fécondations *in vitro*, fut portée par une rumeur publique qui s'est répandue partout en Amérique du Nord, elle fut connue de Donald, qui vivait dans la région de Baltimore. Le brouhaha qui concerne les petites filles mêle quintuplés prématurés, pauvreté de la famille, contrat passé avec une foire américaine pour exposer les enfants, retrait de la garde des parents quatre mois après leur naissance et appropriation de la responsabilité légale de leur garde par l'État de l'Ontario avec la rédaction du « *Dionne Quintuplets Guardianship Act* ». L'État de l'Ontario finit par organiser lui-même l'exposition des enfants, exposition qui attira des millions de visiteurs jusque dans les années 40'. Tout cela fit donc en sorte que pour Donald, entre sa deuxième et sa cinquième année, les cinq petites filles, si on nous passe l'expression, sont devenues des personnages hauts en couleur. Or le terme même d'idiosyncrasie avancé par Kanner, qui produira par la suite le concept clinique d'idiosyncrasie autistique, risque de nous masquer le véritable travail de nomination effectué par l'enfant. Pour Donald, chaque prénom est différent, alors même que ces cinq petites filles sont désignées du terme de quintuplés (*Quintuplets*) qui les assimile l'une à l'autre. Pour le monde adulte, la question posée n'est pas : « qui sont-elles, au-delà d'être cinq ? » alors que pour Donald il s'agit peut-être de la question la plus importante qui surgit de sa réception de la rumeur publique. Il semble y répondre lui-même en laissant entendre qu'on ne peut pas les mélanger sans produire quelque chose de différent, une autre couleur. Son expérimentation des couleurs et de la peinture, en tant qu'objets de son action, vient lui apporter son soutien dans son questionnement sur l'unité de ce qui est multiple et au bout du compte sur ce qui soutient sa propre identité au-delà du fait de posséder un nom. Au-delà de ce qu'il pense lui-même, et que nous ne connaissons évidemment pas, Donald nous renvoie le fait que chaque prénom des petites quintuplées désigne un enfant particulier

dont le mélange avec d'autres ne produit pas de l'identique. À ceci on peut ajouter, puisque cela est maintenant de notoriété publique, que Donald T., dont parle l'article de 1943, s'appelle en réalité Donald *Triplet*. Comme on dit quand on veut partager au mieux les faits : *no comment*.

La première « difficulté » dans le rapport au langage de l'enfant, qui concerne par conséquent la dénomination générique, s'accompagnait de cette autre qui voulait que la signification de chaque mot ou expression fût associée par Donald au contexte particulier d'interaction qui avait présidé à sa première réception. Chaque expression était ainsi saisie dans un sens littéral, pratiquement invariable. Et si, par hasard, un événement suffisamment important en modifiait la signification, la nouvelle qu'il acquerrait à sa suite demeurait figée à son tour. Kanner associait étroitement la difficulté d'entrer dans la dénomination générique et la difficulté à abstraire le signifié d'un mot ou d'une expression du contexte de sa première réception. Mais il distinguait assez nettement l'écholalie de ce premier groupe de difficultés. Ainsi, lorsque Donald voulait prendre un bain, il disait à sa mère « *Veux-tu prendre un bain?* ». Une fois que son père avait tenté de le faire sortir de l'écholalie, dont il usait également dans ses réponses aux questions, et de lui apprendre l'usage du "oui" et du "non", il est arrivé ceci que Donald a compris que le mot « oui » signifiait qu'il voulait que son père le mette sur ses épaules : « *Pendant très longtemps le mot "oui" a signifié qu'il voulait que son père le mette sur ses épaules. L'origine en était claire: son père, qui essayait de lui apprendre à dire "oui" et "non", lui a demandé un jour: "Veux-tu que je te porte sur mes épaules?" Don a exprimé son accord en répétant la question mot à mot, en écholalie. Son père lui a dit: "Si tu veux que je le fasse, dis 'oui', si tu ne veux pas, dis 'non'". Don a répondu "oui" quand il lui a redemandé, mais par la suite "oui" a signifié qu'il voulait que son père le mette sur ses épaules.* »⁹. Donald ne s'engageait pratiquement jamais dans une parole spontanée destinée à autrui. Ses seules paroles spontanées étaient à la cantonade : « *Il paraissait éprouver beaucoup de plaisir à lancer des mots ou des expressions comme : "chrysanthème", "dablia, dablia, dablia"; "les affaires"; "bignonia"; "le droit est en marche, le gauche à l'arrêt"; "brillant à travers les nuages noirs". Des paroles hors de propos comme celles-ci constituaient sa manière habituelle de parler* »¹⁰. Pour Kanner, le fait de prononcer ainsi des mots hors de toute situation dialogique, n'exprime rien d'autre que le besoin de « *répéter comme un perroquet ce qui lui avait été dit à un moment ou un autre* »¹¹. Le psychiatre se désespérait visiblement de l'absence de lien entre spontanéité et adresse dialogique chez Donald. C'est parce qu'ici, davantage qu'ailleurs sans doute, le rapport de Donald à la parole le choque qu'il pose ce jugement trop carré. Mais, une chose paraît assurée; les expressions spontanées de la parole chez Donald sont détachées

⁹ Bulletin Arapi, p.7

¹⁰ Idem

¹¹ Idem

par lui de toute intention d'entrer en dialogue, alors que l'entrée en dialogue suppose chez lui, comme on va le voir, des formes parfaitement fixes. Kanner remarque ainsi que Donald demande régulièrement à sa mère d'entrer dans ce que nous avons appelé des « rituels de paroles » et que lui-même appelle des « rituels verbaux ».

Kanner nous rapporte encore l'évolution de Donald après sa première visite et donne un compte rendu précis de ses progrès à compter de 1939, progrès dont il a connaissance par les lettres de sa mère. C'est ainsi que nous apprenons qu'il a vite appris à lire, à jouer quelques airs simples au piano, qu'il a progressivement appris à répondre par « oui » et par « non », par user de la réversion pronominale à bon escient, qu'il a fini par prononcer des phrases relativement adaptées aux situations de l'existence. Nous apprenons par ailleurs, d'un autre texte, celui de 1951 concernant le rapport à la partie et au tout dans l'autisme, qu'il a commencé à aller à l'école à l'âge de six ans, grâce à l'intervention d'un ami de sa mère. On le sait, une des originalités du travail de Kanner est qu'il est revenu, trente ans après, sur les trajectoires de vie de chacun des onze enfants et qu'il a rendu publics les résultats de cette enquête lors d'une conférence donnée en 1969¹². Si une des petites filles, dont le portrait clinique figure dans l'article de 1943, passa la majeure partie de sa vie adulte enfermée dans un hôpital psychiatrique, contre les murs duquel elle se tapait régulièrement la tête, Donald, devenu caissier dans une banque, participait intensément à la vie associative de sa ville. Éloigné quelques années du milieu familial dans l'enfance, il avait bénéficié de l'accueil chaleureux d'une famille d'agriculteurs des environs qui avaient su à la fois respecter ses idiosyncrasies et favoriser son intégration aux travaux communs de la ferme. Ils lui avaient en particulier permis de socialiser sa passion pour le dénombrement. Devenu adulte, il était bien intégré socialement, même s'il ne se maria pas et vécut le plus longtemps possible auprès de ses parents. Il demeura toute sa vie « autiste » et ne s'adressait jamais spontanément aux autres, excepté dans le cas où il avait réellement besoin d'eux. Finalement, il a mené une longue existence dans sa région natale.

II La construction de la catégorie des troubles autistiques du contact affectif.

Dans son effort pour faire reconnaître un nouveau type de troubles, une nouvelle catégorie irréductible à celles qui existent déjà, Kanner s'appuie bien évidemment sur la recherche de l'ensemble

¹² Kanner, L., « Follow up study of eleven autistic children originally reported in 1943 », « *Journal of Autism and childhood Schizophrenia* », 1971, 1, 2, p. 119-145. Une traduction partielle en français en a été proposée par Martine Rosenberg, en 1995, op. cité.

des signes cliniques communs aux cas réunis par ses soins. Il sait cependant que la pertinence et la cohérence de la nouvelle catégorie sont suspendues à la détermination la plus fine possible de ses recoupements avec celles déjà existantes et à la mise en relief de son unité propre. Dans l'article de 1943, la différence d'avec l'oligophrénie est évoquée à plusieurs reprises¹³. Elle est signalée pour souligner le fait que certains des enfants dont il est question ont pu passer pour retardés, alors que Kanner s'efforce précisément de montrer que leur intelligence et leurs capacités mentales ne sont nullement atteintes par le trouble central. Mais, il est clair qu'elle ne fait pas l'objet d'un développement systématique et que c'est principalement en regard de la « schizophrénie infantile » que la catégorie des troubles autistiques du contact affectif est discutée. Pour Kanner, en 1943, les deux catégories partagent quatre signes cliniques, soit le repli extrême, les traits obsessionnels, les stéréotypies et l'écholalie. Quatre autres signes -cinq, si on compte pour un l'expression privilégiée d'un des quatre-, interdisent cependant de les confondre. Le premier de ces signes distinctifs, « *le trouble fondamental le plus frappant, « pathognomonique », est l'incapacité de ces enfants à établir des relations de façon normale avec les personnes et les situations, dès le début de leur vie* »¹⁴. Tandis que dans la schizophrénie infantile, explique Kanner, le repli sur soi résulte d'une interruption ou d'un retrait du processus de socialisation déjà entamé, dans les troubles autistiques du contact affectif il est présent dès le plus jeune âge¹⁵. Même si le repli sur soi, qui possède bien des manifestations diverses, n'est précisément pas en lui-même un des signes différentiels du syndrome, sa précocité, elle, est discriminante. Kanner en voit l'illustration saisissante dans le fait que les témoignages des parents concordent pour souligner que les nourrissons que ces enfants ont été n'adaptaient pas leurs postures corporelles au fait d'être pris dans les bras, anticipation corporelle qui normalement commence à apparaître vers quatre mois dit Kanner, s'appuyant sur Gesell¹⁶. Dans la plupart des cas rapportés dans l'article, l'absence d'adaptation anticipatrice des postures durait entre deux et trois ans¹⁷. Cette absence constitue d'une certaine manière un signe clinique en elle-même même si ce signe est lui-même considéré comme l'expression spécifique d'un autre. C'est encore la

¹³ Kanner, L., "Autistic Disturbances of Affective Contact", op. cité, p.242. Bulletin Arapi pp.22 et 25. On ne doit pas s'étonner de l'importance de cette distinction comme le fait Madame Rosenberg à la page 25. On reviendra plus loin sur le fait que Kanner connaît bien les enfants dits « attardés » auxquels il a prêté beaucoup attention dans le passé et sur les raisons de cette insistance.

¹⁴ Kanner, L., "Autistic Disturbances of Affective Contact", op. cité, p.242: « *The outstanding, « pathognomonic », fundamental disorder is the children's inability to relate themselves in the ordinary way to people and situations from the beginning of the life.* » Bulletin Arapi, p. 22

¹⁵ Lorsqu'il modifiera sa propre construction dans la conférence de 1955, donnée en collaboration avec Eisenberg et publiée en 1956, en étendant d'abord précisément la période durant laquelle s'opère le repli sur soi, il précisera qu'en 1943 il pensait que c'était au cours de la première année qu'elle s'effectuait pour l'enfant souffrant du syndrome.

¹⁶ Bulletin Arapi, p.22.

¹⁷ Kanner, L., (1943) Bulletin Arapi, p.22

précocité du repli sur soi qu'il invoque pour s'interdire de lier ce dernier au caractère éventuellement pathogène des milieux familiaux des onze enfants présentés, éventualité sur laquelle il se penche à la fin de l'article et sur laquelle il reviendra souvent dans les publications ultérieures, au moins jusqu'à la fin des années 50'. C'est elle seule qui lui fait conclure dès 1943 à un « trouble inné » de la socialisation et de la relation affective. La difficulté d'entrer dans une parole spontanée, la rigidité et la fixité des combinaisons et des séquences par lesquelles mots et objets doivent être organisés constituent avec la manifestation d'une bonne aptitude cognitive, voire la mise en acte de capacités hors du commun, les trois autres signes cliniques du syndrome qui le distinguent de la schizophrénie infantile¹⁸.

Par une coïncidence assez troublante, alors même que les deux pédopsychiatres ignoraient tout de leurs recherches respectives, le même mois d'octobre 1943 où paraissait l'article de Kanner aux États-Unis, Asperger défendait sa thèse d'habilitation en médecine consacrée aux « Psychopathes autistes dans l'enfance » à l'Université de Vienne¹⁹. Il cherchait à y faire reconnaître « un type » d'enfants qu'il qualifiait de particulièrement « intéressant ». À la différence de Kanner, il s'expliquait sur le choix de l'appellation du syndrome en précisant qu'il reprenait à son compte le terme « autistique » (*autistisch*) forgé par Bleuler. Ce dernier l'avait inventé dans la première décennie du 20^e siècle pour exprimer le repli sur soi et la perte de contact avec la réalité qui forme le noyau central de la schizophrénie pour l'école de Zürich. Il faisait remarquer que Bleuler avait ultérieurement usé du concept pour désigner plus globalement un mode de pensée non psychotique qui fait prévaloir une pensée dominée par l'affect et la fantaisie. Il ajoutait que lui-même employait le terme dans le premier sens, même si à ses yeux les quatre cas qu'il présentait n'étaient pas ceux d'enfants psychotiques. Pratiquement dans les mêmes mots que Kanner, il expliquait alors que la précocité du repli sur soi des enfants qu'il décrivait, interdisait de prendre ce dernier pour le produit d'une rupture de socialisation déjà engagée, comme c'est le cas dans la schizophrénie infantile. Si on nous accorde que les catégories de la psychiatrie sont rarement étrangères aux circonstances historiques de leur apparition, qu'elles sont intensément traversées par les exigences collectives d'une époque, tout autant d'ailleurs que par les résistances à ces exigences de celles et ceux qu'elles concernent, qu'elles suivent souvent la pente ségrégative des cultures, mais

¹⁸ Kanner, L., (1943) Bulletin Arapi, p. 26

¹⁹ « Die „Autistischen Psychopathen“ im Kindesalter ». On remarquera que le titre allemand de la thèse est différent des traductions qu'on en a données. La thèse fut d'abord intégralement publiée sous forme d'article dans « *Archiv für psychiatrie und nervenkrankheiten* », 1944, 117, 76-136, puis, amputée de sa première section, elle parut dans *Heilpädagogik*, Spring-Verlag, Vienne, en 1952 et fut rééditée en 1968. C'est de cette dernière édition qu'est tirée la traduction anglaise « *Autistic psychopathy in childhood* », réalisée par Uta Frith et parue dans « *Autism and Asperger syndrome* » (Uta Frith dir.), Cambridge University Press, 1991.

peuvent aussi traduire les résistances de cliniciens à cette pente, alors s'éclairera en partie la remarquable convergence des deux constructions en dépit des positions assez diamétralement opposées des deux psychiatres dans la conjoncture historique.

La construction des catégories de « psychopathie autistique » et de « troubles autistiques du contact affectif » s'est nécessairement accompagnée d'une recherche clinique longue de plusieurs années. Or au moment où s'effectue l'essentiel de ce travail de recherche, que ce soit en Allemagne ou en Autriche, commence à se pratiquer l'extermination d'abord secrète, puis officielle, puis de nouveau secrète, des enfants déclarés déficitaires ou schizophrènes. La loi pour la prévention des maladies héréditaires, adoptée en Allemagne en juin 1933, loi qui concernait "*la débilité innée, la schizophrénie, la maladie maniaco-dépressive, la chorée de Huntington, des malformations somatiques innées graves, la cécité et la surdité de naissance, ainsi que l'alcoolisme grave*" conduisit à la stérilisation forcée des adultes qui en étaient reconnus atteints à partir du 1^{er} Janvier 1934²⁰. Elle mena officiellement à l'extermination des adultes et des enfants touchés par ces maladies à compter du 1^{er} septembre 1939, jour de l'entrée en guerre de l'Allemagne²¹. Toutefois, pour faire suite à une directive secrète émanant du führer, qui, on le notera, concernait les seuls enfants, leur extermination commença dans plusieurs services de pédopsychiatrie en Allemagne dès l'été 1938. En Autriche, annexée au troisième Reich la même année, la directive officielle qui commandait l'extermination des enfants et des adultes fut appliquée à compter du 1^{er} Janvier 1940. Mais en vue de préparer son entrée en vigueur, des séminaires spéciaux destinés aux médecins-administrateurs et aux assistantes sociales y furent organisés dès la fin de 1938 et au début de 1939. Enfin, il faut savoir que l'extermination des adultes et des enfants visés par la loi se poursuivit secrètement, aussi bien en Allemagne qu'en Autriche, après le mois d'Août 1941, date de sa suspension officielle après les interventions des représentants de différentes Églises. C'est ainsi, qu'à l'hôpital psychiatrique de Vienne, où existaient des pavillons destinés à la jeunesse, on pratiqua de façon continue l'« élimination » des enfants atteints de l'une ou l'autre de ces maladies, de Janvier 1940 à la fin de la guerre, en leur administrant du Luminal, par voie orale, puis par injection et en les sous-alimentant.

²⁰ Voir *L'eugénisme en Autriche, Annales Médico-psychologiques*, P. Berner, 2001, Volume 159, Issue 1, Pages 19-22. Toutes les données qui suivent sont tirées de cet article.

²¹ Il faut rendre hommage à Hannah Arendt qui la première a su voir dans cette parfaite concordance des dates quelque chose qui lui signalait que l'extermination des juifs s'inscrivait dans un plan d'épuration raciale illimitée.

Nous savons maintenant avec certitude qu'Asperger a participé à ce programme qui visait les enfants présentant une « anormalité » jugée suffisamment grave²². Plusieurs historiens de la psychiatrie avaient déjà émis des doutes sur le récit construit par Asperger lui-même pour rendre compte de la poursuite de ses recherches dans l'Autriche nazie, mais il a fallu attendre 2018 pour que la vérité soit définitivement établie. Ceci dit, rien ne permet d'exclure que chez Asperger la construction de la catégorie clinique de « psychopathie autistique » réponde quand même au souci de parvenir à « sauver » certains enfants, précisément parce qu'ils ne lui paraissaient pas faire partie de ceux qui devaient mourir²³. Dans ce cas, l'invention de la catégorie permettait de convaincre les confrères qui participaient au programme d'élimination que bien des troubles qui paraissent de prime abord assimilables à une schizophrénie précoce ou à une débilité innée n'en relevaient pas en réalité et que certains des enfants qu'on pourrait juger trop rapidement éliminables ne devaient pas l'être. Le paradoxe du diagnostic de psychopathie autistique serait alors qu'il relevait de l'obsession généralisée pour le diagnostic et qu'il aurait permis dans le même temps de sauver de la mort un petit nombre d'enfants. Cela expliquerait un certain ton et l'insistance sur un certain nombre de thèmes dans la thèse, à savoir les dispositions hors du commun dont font preuve les enfants qu'elle présente, « les réalisations exceptionnelles » qu'on peut attendre d'eux et leur possible « intégration à la communauté » par leur futur travail.

Le cas de Kanner est diamétralement opposé. Il était juif, originaire de Klekotow en Ukraine, qui à l'époque de sa naissance faisait partie de l'empire austro-hongrois. Il était donc lui aussi de nationalité autrichienne, avant d'émigrer aux États-Unis, en 1924. La construction de la catégorie de « troubles autistiques du comportement affectif » est dans son cas délibérément en rupture avec la perspective de l'extermination des enfants. Si on laisse de côté la différence d'extension de chacune des deux catégories –adoptée massivement à partir du début des années 1980, celle d'Asperger a permis un élargissement assez considérable du spectre des troubles autistiques-, il existe bel et bien une remarquable convergence des constructions d'Asperger et de Kanner qui apparaissent pratiquement en ce même moment dramatique de l'histoire et qui se fondent toutes deux sur la différenciation de l'autisme d'avec la schizophrénie infantile et la débilité. Mais Kanner lui aussi fut directement confronté à la

²² Un article de Herwig Czech, paru en avril 2018, dans la revue *Molecular autism* a établi de façon définitive le fait qu'Asperger a participé à ce programme en envoyant à la mort un certain nombre d'enfants parmi les huit cents qui ont ainsi été exterminés à Vienne. On trouve son article à l'adresse suivante : <https://molecularautism.biomedcentral.com/track/pdf/10.1186/s13229-018-0208-6>

²³ C'est précisément l'hypothèse que fait Edith Sheffer dans son ouvrage intitulé *Asperger's Children: The Origins of Autism in Nazi Vienna*, Norton and Company, N.York, 2018, dans lequel elle soutient que l'Autriche nazifiée constitue un « *diagnosis regime* », fondé sur l'obsession de la ségrégation et de l'épuration de la race par le diagnostic.

question de l'élimination des enfants diagnostiqués débiles- pas schizophrènes! Cette fois le débat a eu lieu dans la psychiatrie américaine. Or les historiens contemporains de la psychiatrie ont montré que ce débat n'avait rien de spéculatif. C'est ainsi qu'en Juillet 1942, l'*American Journal of Psychiatry*, qui est la principale revue officielle de la psychiatrie américaine, publiait le plaidoyer du docteur Kennedy pour l'eugénisme et l'élimination des enfants « faibles d'esprit ». Il allait exposer dans le détail la manière dont devaient selon lui être prises les décisions pour évaluer et éliminer, à partir de l'âge de cinq ans, les enfants diagnostiqués débiles. Or dans le même numéro, quinze mois donc avant l'article sur l'autisme, Kanner va répliquer²⁴.

Tout en admettant la pertinence de la stérilisation de personnes émotionnellement et intellectuellement incapables d'élever des enfants, mais en refusant que ce soit sur la base du seul Q.I qu'on la pratique -on notera que la pratique de stérilisation forcée existait en Scandinavie et aux États-Unis avant qu'elle ne soit instituée en Allemagne, puis en Autriche- Kanner fait valoir que parmi les individus jugés faibles d'esprit une part non négligeable d'entre eux peuvent indirectement contribuer aux progrès « de la civilisation » en accomplissant les tâches les plus humbles, libérant du même coup les membres de l'élite de l'asservissement à ces tâches. Même si c'est en déployant un argument qui peut nous paraître assez insuffisant aujourd'hui, le fait que Kanner, sans le nommer, associe explicitement la position de Kennedy aux vues nazies et demande ouvertement jusqu'où les psychiatres doivent obéir aux critères de la Gestapo, nous indique qu'il était parfaitement conscient des enjeux entourant la catégorisation psychiatrique. Il l'était d'autant plus en 1943, au moment de publier son article désormais classique, qu'en Juillet 1942, l'éditorialiste de l'*American Journal of Psychiatry* avait pris parti pour les thèses eugénistes de Kennedy contre sa défense humaniste du droit des enfants dits retardés à exister. Bref, les deux constructions, celle d'Asperger et celle de Kanner, entretiennent bien un étroit rapport au contexte historique de l'époque, leur convergence sur la spécificité de l'autisme en regard de la débilité et de la schizophrénie n'est certainement pas de pur hasard et la ressemblance, jusque dans le détail, de l'argumentation utilisée ne l'est pas non plus, pour autant que les deux psychiatres partagent bien dans le même temps un certain nombre de présupposés sur l'innéité.

De façon plus générale il convient de remarquer que pas plus que la catégorie de folie qu'élabore le sens commun n'atteint l'essence de la folie dans celui qu'il désigne comme fou ni l'essence de

²⁴ Voir Joseph J. The 1942 'euthanasia' debate in the *American Journal of Psychiatry*. *History of Psychiatry*, 16(2): 171-179. Voir aussi Kanner, L. (1942) Exoneration of the feeble-minded. *American Journal of Psychiatry*, 99, 17-22.

l'expérience de ce dernier en en faisant précisément l'incarnation de ce qu'est pour lui la folie, les catégories de la psychiatrie classique, auxquelles appartiennent sans conteste les deux constructions de Kanner et Asperger, ne peuvent prétendre rejoindre l'essence ou la nature de l'expérience de celles et ceux qui incarnent les « types » auxquels elles sont censées renvoyer dans la réalité. Comme la catégorie toute générale de folie que se donne le sens commun, elles sont d'abord construites pour dire ce qui se supporte difficilement chez ceux qui sont dits fous, pour désigner ce qui apparaît au-delà de l'horizon du partageable à celui qui les rencontre. Se faisant les témoins de la rencontre avec ceux qui incarnent cet au-delà, d'abord pour les parents, l'entourage plus large, la communauté, une culture donnée, les cliniciens qui construisent les catégories visent sans doute ce qui appartiendrait en propre à l'autre désigné mais ne peuvent jamais en réalité que nommer l'effet sur eux, comme sur nous tous, du comportement, des paroles et des actions de ceux qui sont ainsi étiquetés. En de ça même de la construction de la catégorie clinique et lui servant de point de départ véritable, la nomination de chaque signe clinique vient d'abord dire l'inquiétude qui s'élève chez celui qui le rencontre en l'autre, mais qui, pour ce dernier, ne revêt précisément pas la forme du symptôme. C'est pour se soulager de l'inquiétude qu'elle produit et donc, en fait, en notre nom à tous, que le psychiatre désigne par exemple la répétition apparemment illimitée des gestes et l'organisation immuable des situations et des actions sur le monde comme « stéréotypies » ou qu'il nomme la répétition des phrases déjà entendues "écholalie". Mais chaque signe clinique ne devient en même temps signe qu'en regard de la catégorie qui l'organise hiérarchiquement et fonctionnellement dans une relation de différenciation et de recouvrement avec d'autres.

Penser alors que les catégories existent comme types réels chez ceux qu'elles permettent de désigner, au risque d'être entraîné sur une pente ségrégative toujours au moins virtuellement présente, et croire que les signes cliniques qu'elles rassemblent existent comme symptômes chez l'autre, indépendamment de leur lecture clinique qui fait que telle manière de faire, de penser ou de parler devient précisément le produit du type supposé réaliser la catégorie, fait en sorte que les expériences concrètes de ceux qui sont visés par ces catégories sont doublement niés. Une première fois parce que la catégorie fait abstraction de toutes les dimensions de l'expérience de l'autre qu'elle ne ressaisit pas dans le groupe de signes cliniques qu'elle isole; une seconde fois parce qu'elle laisse encore penser que le type auquel renvoie la catégorie une fois construite est lui-même à l'origine de sa propre unité alors que c'est seulement à partir de la diversité réelle des actes et des comportements d'une pluralité d'individus, de l'ensemble concret de cas à partir duquel elle l'a été, et donc à partir de l'abstraction de leurs différences

réelles que la mise en évidence de ce qui leur est commun pour le regard extérieur a eu lieu. C'est alors l'unité de la catégorie laborieusement construite par la pensée psychiatrique qui va apparaître comme étant celle du type et l'étiologie supposée au type devenir celle du cas. Dans le cas de l'autisme, par exemple, l'adoption d'un tel point de vue conduit à méconnaître la multiplicité très réelle des cas, des pentes et des circonstances qui peuvent conduire un enfant à être diagnostiqué autiste. Elle conduit encore à rechercher une étiologie qui serait celle du type, alors que la question que posent les individus dits autistes à la communauté de ceux qui ne se pensent pas l'être est celle de la transmission de ce qui fait notre humanité.

La construction des catégories intervient bien cependant à chaque fois à partir d'un réel. C'est parce que la rencontre avec celui qui est dit fou, autiste ou psychotique vient ébranler nos croyances et nos certitudes les plus fondamentales concernant les significations partagées avec nos semblables, parce qu'elle vient faire vaciller notre croyance au partage lui-même, que le fou ou l'autiste est dit tel ou tel. La déstabilisation que sa rencontre fait surgir pousse à en pointer la cause en lui. Notre angoisse ou inquiétude s'enveloppe de la représentation d'une cause extérieure, pour parler comme Spinoza. Le fait même que dans la rencontre nous pointions une cause extérieure à notre affect la présente à nous comme le symptôme de l'autre. Au-delà de sa représentation immédiate comme cause de notre malaise, le symptôme de l'autre insiste alors pour nous comme le réel, car il ne se laisse ni réduire, ni déplacer, ni dissoudre simplement par la parole, la nôtre ou celle des autres. Les catégories de la psychiatrie classique tirent alors leur précision non de partir d'un réel différent de celui du sens commun, mais du fait de le serrer davantage en soumettant les constructions qui y prennent appui à la confrontation, que ce soit chacune des constructions à des cas toujours plus nombreux ou les constructions entre elles. Cependant l'élargissement progressif de ces confrontations n'est pas synonyme d'un progrès linéaire du savoir de la clinique. L'éloignement de la singularité des cas favorisera ce qu'on pourrait appeler « la réduction de la catégorie », qui s'apparente à une axiomatisation, autrement dit au fait que les signes primaires sont distingués des signes secondaires, de façon à ce qu'apparaisse l'essence de la catégorie, mais tôt ou tard elle poussera à la naissance d'une nouvelle catégorie ou d'une sous-catégorie, qui revenant à un petit nombre de cas mettra en évidence le fait qu'ils échappent à la catégorie générale et forment par conséquent soit un nouveau type soit un sous-type.

L'élévation de la propension à la répétition au rang de signe primaire de la catégorie de l'autisme infantile précoce a fait perdre de vue ce qu'il peut y avoir d'original dans chaque cas²⁵. Elle a conduit aussi bien à faire manquer aussi, pour chaque cas, le relief de l'acte ou de la série des actes de celui dont on parle. C'est ainsi que Kanner modifia une première fois la catégorie en 1948 en la ramenant à cinq dimensions centrales à savoir, pour le dire pratiquement dans ses mots, le retrait profond du contact avec les autres, le désir obsessif de préserver la « mêmété », une relation habile et affectueuse avec les objets, le maintien de l'intelligence et d'une physionomie pensante, enfin un rapport au langage caractérisé par le mutisme ou une expression verbale qui ne vise pas la communication et qui est marqué par une réversion pronominale particulière, l'usage de néologismes, de métaphores et de phrases hors de propos qui ne deviennent significatives que si on les rapporte aux expériences du patient et à leurs implications émotives²⁶. En 1955, dans une conférence donnée en collaboration avec Eisenberg, Kanner modifiera à nouveau sa présentation. Il ne conservait que deux symptômes primaires du syndrome. Tout en spécifiant que le repli extrême pouvait n'intervenir que vers la fin de la seconde année, il faisait toujours de la précocité de son apparition un des traits différentiels de et la recherche de la préservation absolue du même le second²⁷. D'un autre côté, il clarifiait incontestablement la construction initiale en faisant du détachement précoce de la relation à l'autre le fondement des manifestations du rapport si particulier au langage des enfants concernés. Mais, élevée au rang de symptôme primaire, la recherche de la « mêmété » devenait définitivement une détermination abstraite, dont le caractère différentiel ou discriminant paraissait désormais relativement difficile à repérer, précisément parce qu'elle possède trop de manifestations diverses et qu'elle apparaît dans trop de catégories cliniques différentes. C'est ainsi qu'Eisenberg et Kanner étaient contraints de préciser que même si la propension à ne s'adonner qu'à des activités répétitives se retrouve parfois chez les enfants atteints de retard mental sévère, on doit pouvoir distinguer les jeunes patients autistes du seul fait qu'elle s'accompagne chez eux de rituels sophistiqués et d'une recherche de l'isolement extrême²⁸.

²⁵ Dès 1944, Kanner avait rebaptisé le syndrome.

²⁶ Kanner, L. (1949) "Problems of nosology and psychodynamics of early infantile autism" *American Journal of Orthopsychiatry*, 19, 416–426

²⁷ Kanner, L. and Eisenberg, L. (1956) « Early infantile autism, 1943–55 ». *American Journal of Orthopsychiatry*, 26(3), 556–566. Eisenberg était, tout comme Kanner, médecin à l'hôpital John Hopkins de Baltimore et la conférence était prononcée lors d'un colloque consacré à la schizophrénie infantile. À cette date, le service psychiatrique de l'hôpital John Hopkins avait diagnostiqué plus de 120 enfants atteints « d'autisme infantile précoce ».

²⁸ Kanner, L. et Eisenberg, L. (1956), op cité, p. 557.

III Les rituels de parole et l'usage du langage chez Donald

Celui qui est dit fou ou autiste, pas plus que chacun d'entre nous d'ailleurs, ne se trouve dispensé de manifester sa singularité dans la parole et dans le symptôme, l'une et l'autre toujours destinés à autrui. Cette expression met en œuvre des dimensions universelles; le langage, la fonction symbolique, les symboles et ce que nous appelons le champ symbolique. Nous disons de ce dernier, qui pour nous se décline localement en systèmes symboliques au sens de Lévi-Strauss, qu'il est l'offre faite à chacun de ceux qui parlent d'actualiser des dispositifs de différenciation virtuelle de lieux idéaux, de déplacements mentaux entre ces positions et de mises en équivalence de ces derniers médiatisés par le langage. Quoique la mise en équivalence puisse être opérée par la circulation réelle d'objets d'échange, qui rend réciproque les actes de l'un et l'autre et idéalement symétriques les parcours des objets échangés, ou qu'elle puisse être seulement strictement idéale, par exemple lorsqu'elle concerne les relations de différences entre deux groupes de myèmes, elle est toujours accompagnée et médiatisée par l'usage du langage. Nous appelons encore « symbole » ce qui fonctionne comme un signe désignant un des lieux du champ symbolique, dont la signification est donnée par une proposition du collectif qui se présente immédiatement à nous comme indiscutable et qui porte avec elle une injonction touchant nos rapports à ce qui est symbolisé. Par « fonction symbolique » nous désignons au contraire la disposition présente en chacun à contourner le point d'arrêt provisoire à la discussion qu'est le symbole, en engageant la mise en question de sa signification et de sa valeur dans l'échange de paroles avec l'autre. Avant même d'être poussée à la parole spontanée, la fonction symbolique, telle que nous la concevons, s'enracine dans la fonction interprétative des signes que l'enfant reçoit du paysage. Mieux, c'est cette interprétation qui les institue comme signes qui s'adressent à lui et qui lui fait découvrir des intentions qui se découpent sur ce fond. Pour nous, c'est le nouage, toujours singulier, du symbole et de la fonction symbolique qui décide de la manière dont nous répondons à l'offre qui nous est faite de nous déplacer dans le champ symbolique par le moyen de la langue. Plus généralement, ce nouage permet de mettre en scène la question portant sur ce qui, de la signification, est partageable avec l'autre, comme celle portant sur la valeur de ce qui est échangé et la valeur de l'échange lui-même. Ainsi la parole et le symptôme, qui mettent en scène ces questions, sont-ils toujours eux-mêmes le produit d'une composition de la singularité, portée par la fonction symbolique, et de la proposition du collectif, portée par le symbole, composition qui actualise la mise en question du symbole dans sa reconduction par le singulier. Si nous ne faisons pas du langage le champ symbolique lui-même, mais seulement un élément essentiel de sa traversée et de sa reconfiguration partielle de la présence imaginaire à soi du corps,

l'entrée dans le langage elle-même, ou plutôt l'entrée dans un usage jugé normal du langage, suppose à son tour que chacun de nous ait d'abord trouvé l'occasion de rencontrer le langage dans des intentions qui le concernaient.

Si la catégorie de « troubles autistiques du contact affectif » ne rejoint pas une essence en Donald, il nous faut bien poser cependant qu'il est lui-même dans un rapport au monde tel qu'il provoque en l'autre la colère, l'angoisse et l'incompréhension. La manière dont Donald use du langage interpelle l'entourage, le psychiatre et en fin de compte tout un chacun. Ainsi, Kanner, comme nous tous, est moins amené à rendre compte de ce que Donald vit effectivement comme rapport au langage que de la façon dont son rapport au langage, quelle qu'en soit la nature exacte, l'affecte, lui, l'auditeur de Donald qui l'écoute pour nous. Pour autant que nous devons partir de cet effet sur lui du rapport de Donald au langage, nous devons aussi postuler que l'enfant, qu'il le veuille ou non, est lui-même concerné par la façon dont le monde lui parle, au point que, doué d'une certaine inscription dans le langage, il se retrouve dans un rapport d'interrogation à la façon dont la signification lui est présentée. Là où le symbole nous propose, avec plus ou moins de densité situationnelle, de nous soutenir par une assignation à résidence dans une signification, la fonction symbolique redonne la main au singulier, en le réinscrivant dans une quête de sens, quête de sens qui permet d'effectuer un travail avec les symboles sans pour autant se retrouver effacé par eux. La fonction symbolique permet à chacun de se faufiler dans le défilé des symboles qui ne cessent de s'offrir à nous. Dans le cas de Donald, l'usage de la fonction symbolique qui répond à l'offre d'occuper des positions et de se déplacer mentalement entre elles s'éloigne assez radicalement de ses formes habituelles. Nous faisons cependant l'hypothèse que Donald déploie des expérimentations stratégiques pour faire face aux offres relationnelles dont il perçoit qu'elles ne sont pas sans effet sur sa vie quotidienne, ne serait-ce que pour maintenir en vie son corps, le nourrir, le reposer, le soigner, ainsi que pour obtenir quelques tranquillités de l'existence.

Commençons par rappeler brièvement les quatre domaines à l'intérieur desquels a bien lieu un travail de la répétition chez l'enfant. Il y a d'abord la répétition de mots pour eux-mêmes plutôt que pour lui-même, tels que "Dahlia, Bégonia", etc. Kanner limite l'interprétation possible de cette répétition en ne lui attribuant aucune valeur pour elle-même. Accordons au contraire à Donald la possibilité d'un travail esthétique jouant sur les consonances pour essayer de détacher, autant que faire se peut, la beauté des phonèmes qui disent des fleurs dans un mouvement d'ouverture, travail qui vient défaire le collage du mot à la chose et dans lequel Jakobson reconnaissait la fonction poétique du langage dont à la fin de sa vie il disait qu'elle primait sur toutes les autres, y compris la fonction « phatique », celle

qui renvoie précisément à la communication avec l'autre. Le deuxième domaine où s'exerce la répétition concerne les dispositions des objets dans le monde ou les conditions objectives d'une action, la stéréotypie donc. Le troisième est celui de la répétition de la phrase prononcée par quelqu'un pour obtenir quelque chose. L'enfant dit : « Veux-tu prendre un bain? » pour le demander ou pour l'accepter. Cette forme apparaît chez Donald plutôt que celle qui le placerait en position de demandeur ou en position d'attente. Enfin, le quatrième domaine concerne la situation où il est soumis à des contraintes qui, soit limitent son désir, soit l'obligent à une action. Dans ces cas, pour anticiper l'action ou pour parvenir à ses fins, Donald demande à la personne, le plus souvent sa mère, de bien vouloir répéter un ordre. On peut supposer que le choix effectué par lui de répéter un mot, de faire tourner un objet, de privilégier la répétition d'une forme interrogative, de demander à ses proches de répéter une phrase, reflète un travail ciblé sur ce qui lui est proposé par les autres dans les tentatives de partager avec lui quelques éléments permettant de glisser sans trop d'accrocs sur les désignations et les significations courantes.

La recherche de la « mêmété », dont Kanner finira par faire le second trait caractéristique du syndrome, est d'abord selon nous à comprendre comme le lieu d'un problème pour Donald. Plutôt que de la comprendre comme un fait donné une fois pour toutes par le caractère « inné » du syndrome, nous nous proposons de la saisir comme l'expression de la mise au travail d'une question qui habite Donald. L'enfant nous semble pressentir que ce « même » des actions, monter sur les épaules de son père, retirer ses chaussures, etc., a rapport avec le fait qu'elles sont significatives pour lui et pour les autres. On l'a vu, ce qui fait la mêmété des petites filles Dionne, que la rumeur publique lui présente comme des *Quintuplets*, est sans doute pour lui un problème. Mais nous posons maintenant que ce qui fait la mêmété de ce qui est désigné comme le même est bien l'objet d'un incessant questionnement chez Donald. Alors que dans leur article de 1956, Kanner et Eisenberg séparent le détachement du rapport à l'autre et le besoin de préserver la mêmété pour les poser comme signes cliniques primaires complémentaires, mais sans rapport l'un avec l'autre, nous supposons qu'ils sont étroitement liés, en tout cas chez Donald. Par exemple, dans le rapport stéréotypé aux objets, se fait peut-être encore jour pour lui la même question fondamentale qui est celle de l'authentification par l'autre de ce qui sert à désigner le même, question qui ne se pose à lui avec tant d'insistance que parce qu'il ne parvient pas à s'appuyer sur l'autre et le partage avec l'autre pour garantir la signification de ce qui désigne le même. Du coup, nous pouvons raisonnablement faire la supposition que la stéréotypie est une manière d'interroger ce qui, pour nous tous, relève d'un problème difficile, celle de l'être-Un du multiple et la

manière étonnante dont l'identité se faufile ou s'engendre à partir du multiple. S'il ne peut précisément pas s'appuyer sur l'authentification par l'autre de ce qui fait la « mêmété » dans des occurrences différentes, ne serait-ce pas alors à l'objet d'affirmer lui-même son retour au même lieu? Le cube disposé avec la même face sur le dessus, la même face triomphera-t-elle des déplacements virtuels du cube dans l'espace? L'objet qui tourne répétera-t-il ce qui apparaît de lui à son arrêt ? Répéter la succession ordonnée d'un groupe d'objets, telle qu'apparue pour la première fois, n'est-ce pas encore faire en sorte que l'unité du groupe lui-même et son maintien dans le temps comme « même », ne s'engendent à chaque fois que de la succession de ses éléments? Il est en effet possible que pour Donald, comme d'ailleurs pour la philosophie qui affirme le primat ontologique de la multiplicité, ce qui se répète ne soit pas tant le groupe en tant qu'unité idéale d'une collection, jamais identique à la totalisation de ses parties, que la logique immanente aux objets qui seule assure le maintien de leur ordre et engendre à nouveau la totalité. Il est possible qu'étant dans l'incapacité de se soutenir de la croyance à la signification proposée par les autres, l'enfant s'appuie sur la stabilité éventuelle des objets pour donner appui à sa propre identité dans le temps.

Kanner n'est sans doute pas assez attentif au fait que Donald ne répétait pas toutes les phrases de ses interlocuteurs. Il répétait seulement les propositions touchant une modification apportée à son état par l'action de celle ou celui qui propose. Avant même d'utiliser le langage de façon grammaticalement correcte, tel enfant qui veut qu'on lui enlève sa chaussure va tendre le pied vers quelqu'un de son entourage. Le plus souvent, il soulignera le geste d'une attaque sonore pour attirer l'attention, voire il prononcera plus ou moins maladroitement le mot "enlever" ou "chaussure". Il apparaîtra assez peu inquiet de ces imprécisions pour que son désir de voir ses chaussures retirées escompte sur les intentions de ses locuteurs de parents pour qu'ils réalisent le plus rapidement possible son souhait. Désir, demande, réponse, opposition s'inscriront alors dans les échanges de significations et de sens qui fonctionnent sur la base de la croyance partagée au partage de la signification et de l'imputation à l'autre d'intentions qui dessinent le cadre de la reconnaissance réciproque et donc de la reconnaissance par chacun de cette dernière. Lorsque Donald se trouvait dans un état d'attente d'actions qui viennent des autres, actions dont il a déjà l'expérience, voir ses chaussures enlevées, monter sur les épaules de son père, prendre un bain, etc., se pose alors à lui une question que la plupart des enfants résolvent, chacun à leur façon, en demandant à leur entourage de répondre à leur demande en produisant l'énoncé qui nomme l'action à partir de leur position subjective dans le langage, à partir de l'usage du "Je". Certes, dans nos paroles les plus quotidiennes, à l'occasion d'une demande d'action qui nous concerne et qui

est adressée à l'autre, nous n'utilisons pas le langage dans sa capacité à désigner directement l'auteur de la demande et le sujet de l'intention qu'elle recouvre, comme dans « Je veux que tu m'enlèves ma chaussure ». Nous interpellons plutôt la disponibilité de l'intentionnalité de l'autre, le fait que son pouvoir d'agir peut nous concerner : « veux-tu bien m'enlever ma chaussure ? ». À l'évidence nous ne sommes pas dans ce cas de figure avec Donald. Quand il dit à sa mère « *Enlève ta chaussure* », alors même qu'il apparaît évident qu'il souhaite que sa mère le fasse, il fait résonner en nous l'une ou l'autre des questions suivantes : est-il possible qu'un énoncé désignant l'action à venir soit non séparable de son auteur attendu ? Ou encore : faut-il que celui à qui s'adresse l'action à venir revienne sur la forme originale du lien à l'énoncé de l'action pour que l'acte attendu se reproduise ?

Tel enfant qui se balançait de manière isolée dans la cour d'un établissement de soins, disait à l'approche d'un autre enfant qui apparaissait entrer dans un périmètre inquiétant pour lui : « tu veux maman ». Il ne choisissait pas la forme impérative, mais il évoquait sans doute une situation ancienne où l'énoncé secourable de la mère avait accompagné une première expérience d'une situation de détresse et c'est cet énoncé qui revenait au moment où il ressentait de nouveau un malaise. Chez cet enfant, comme peut-être pour Donald, et on l'a vu, c'est bien ce que suppose Kanner, l'énoncé de la situation présente ou de l'action à venir convoque et évoque une situation première qui seule semble garantir sa signification. Ceci dit, chez Donald, le choix de la formule, soit impérative, « enlève ta chaussure », soit interrogative, « veux-tu prendre un bain ? », n'est pas sans doute non plus de pur hasard. Dans la seconde, en particulier, dans la répétition de la demande, Donald interroge la fonction de l'auteur, à la hauteur du désir légitime des parents d'essayer, par l'usage de la formule interrogative, de déclencher l'utilisation du « Je » chez leur enfant. Quoi qu'il en soit, avec Donald, tout se passe comme si chaque personne de son entourage voyait ses capacités de locuteur sans cesse interrogées, prises en défaut, au point que l'enfant semble littéralement se déplacer sur les personnes pour en expérimenter la fonction d'émetteur. Si l'on sépare l'action, l'énoncé qui la désigne, la personne qui la commet, la demande qui lui est adressée, on peut avancer que l'énoncé « veux-tu prendre un bain ? » fait disparaître temporairement, mais expérimentalement, la personne habituellement repérée comme celle à qui on doit adresser la demande. Donald prend littéralement sa place, en même temps que lui ne prend pas la place de la « première personne » offerte par le langage.

Si on considère l'écholalie immédiate de Donald dans son déroulement concret elle manifeste la négation en acte de ce qui se passe dans un échange habituel de paroles, à savoir le fait que pour occuper la place idéale qui nous est assignée dans l'énoncé de l'autre, par exemple « tu », on doit, dans

notre réponse, abolir le signifiant qui la désigne pour lui substituer un « Je ». De la même manière, pour offrir une réponse à une question, pour occuper par conséquent le lieu idéal auquel elle nous convoque, la forme interrogative de l'énoncé de l'autre doit être inversée en forme affirmative de notre propre énoncé. C'est ce double mouvement d'annulation, d'inversion et plus généralement de déplacements idéaux à l'intérieur du champ symbolique, rendus possibles par un certain usage du langage lui-même, mais en eux-mêmes relativement indépendants de ce dernier, qui sera longtemps chez Donald, et sans doute toujours, difficile à effectuer. Chez Donald, on l'a dit, tout se passe comme si la demande d'action était déclenchée par la répétition de la scène à l'origine de l'énoncé venant de la part de la mère de Donald : « veux-tu prendre un bain? ». C'est ce que suppose Kanner. On peut cependant imaginer que sa mère lui a fait de multiples propositions différentes relatives au bain, propositions qui ne passaient pas toutes par la forme interrogative. Parmi toutes ces formules, Donald a choisi la forme interrogative qui est une offre de sa mère de s'exprimer en son nom à lui et qu'il retourne sous la forme d'un appel insistant et paradoxal à son « je » à elle, même si cette offre dissimule peu l'ordre sous-jacent qu'elle contient, aussi bien d'ailleurs du côté de la mère que du côté de Donald. Ce maintien à distance de son propre « je » par le « tu », ne serait-ce que par la spécificité de ce choix, ne peut pas être seulement interprété comme une simple répétition. N'est-ce pas le lien entre le désir de sa mère et le soin du corps de l'enfant qui est posé comme non négociable à priori ? Pour nous, par conséquent, au lieu de supposer que le besoin de répéter une corrélation initiale entre un énoncé et une situation suffit à rendre compte de ce qui se passe pour Donald, nous soutenons qu'il faut ajouter ceci : tout se passe comme si l'effectivité du bain précédait en tant que fait accompli la négociation possible de l'assujettissement au désir de sa mère qui reste ainsi suspendue dans le « veux-tu ? ». Ainsi le bain sera-t-il effectif non par un déplacement dans le langage et le positionnement symbolique du sujet de la parole dans le « je », mais par le simple effet, le plus littéral qui soit, celui d'un ordre explicite ou d'un ordre sous-jacent à la question « Veux-tu prendre un bain? ». C'est bien l'ordre dans sa littéralité, « Enlève ta chaussure », ou sa formulation détournée, « Veux-tu prendre un bain? », qui fait exister l'effectif et l'écholalie immédiate, considérée sous sa forme positive, n'est sans doute que l'effet de ce primat de l'impératif.

Considérée maintenant du point de vue du manque qu'elle traduit, l'écholalie immédiate exprime également le fait que le « oui » et le « non » ne sont pas à la disposition de celui qui parle. Or, parmi les mots présents dans toutes les langues, le « oui » et le « non » signifient quelque chose de très particulier. Ils ne disent rien du monde naturel et ne peuvent signifier que dans l'échange de propositions et relativement à l'échange lui-même. Si l'un semble représenter immédiatement l'ouverture et l'autre au

contraire la fermeture, ils possèdent tous deux en fait un même degré d'universalité. Ce sont en outre des mots dont le sens à priori est le plus indéterminé, car on peut répondre par "oui" ou par "non" à toute question à condition qu'elle engage un « accord » ou un « désaccord » qui porte sur l'existence d'un « objet significatif ». Encore faut-il ajouter que cette réponse ne clôt pas la question, mais produit un accord ou un désaccord provisoires. Le « oui » et le « non » sont donc des mots qui symbolisent plus que tout autre la reconnaissance du fait que la signification des mots et le sens des propositions sont destinés à être crus en partage. L'un et l'autre symbolisent encore davantage la reconnaissance de l'interaction par celui qui les prononce, ce qui n'est évidemment pas le cas de tous les mots de la langue. On peut penser que pour Donald la non-utilisation du « oui » et du « non » signe l'extrême difficulté de s'appuyer sur un autre pour fonder la vérité de la liaison entre représentations de mots et représentations de chose.

Les deux situations de la vie quotidienne rapportées par Kanner qui appellent les trois formules rituelles distinctes ont pour caractéristique la plus générale de voir s'opérer une transition d'un état à un autre du corps de l'enfant, comme descendre du lit et de la chambre, quand la sieste est terminée, ou commencer un repas et laisser le corps intégrer des éléments étrangers. En ce sens, on peut dire qu'à l'instar des « rites de passage », qui atténuent le sentiment d'inquiétude qui se diffuse dans le groupe dès lors qu'il doit affronter un changement d'état quelconque d'un de ses membres, ils interviennent chez Donald dès lors qu'il se voit imposer une action à laquelle son adhésion immédiate vient à manquer, comme par exemple descendre de sa chambre ou de son lit après la sieste ou, assis à la table, anticiper qu'il va devoir manger. Il sait bien que c'est avec des mots que sa mère lui impose des contraintes dont il perçoit les effets limitants sur ses désirs immédiats. Il sait que par l'usage de ces mêmes mots il se voit offrir d'entrer dans des échanges de paroles et lui-même, avec les rituels, propose à sa mère d'entrer en échange. Quand il se sent empêché ou contraint, il développe ainsi des stratégies subtiles de mise en forme de ces échanges et le rituel verbal constitue précisément à nos yeux un tel dispositif de mise en forme.

Nous supposons que la première phrase du rituel de la sieste est choisie par Donald pour son ambiguïté. La formule « Veux-tu descendre ? » peut en effet tout aussi bien être un ordre, une interrogation ou une supplique selon l'intonation de la voix et selon le contexte où la phrase intervient. Sa mère souhaite qu'il descende, Donald lui demande alors de dire : « Don, veux-tu descendre ? », ensuite il lui demande de dire « d'accord » et c'est seulement alors qu'il descend. Le rituel de la sieste a ceci d'original que sa mère doit répéter ce que lui-même aurait dû lui répondre pour qu'il n'y ait pas conflit.

Le choix des expressions qu'il demande de répéter à sa mère témoigne d'une inscription assez subtile dans le langage, en tout cas la capacité de cibler celles qui portent assez d'équivoques pour qu'effectuer un travail minimum permette de les tourner à son bénéfice. Ici, on l'a dit, l'équivoque touche sans doute au statut de l'énoncé, ordre, supplique ou interrogation. Selon nous, à chaque fois, les formules rituelles de Donald expriment un compromis. Dans la première phrase du rituel de la sieste, se manifeste pour nous la première atténuation de la dyade que forme la demande de sa mère et la soumission au temps de sa demande. L'enfant demande ensuite à sa mère de prononcer son propre accord à sa place, ce qu'on peut entendre comme une deuxième atténuation de tout conflit au sujet de l'objet de la demande maternelle, comme si, là où le poids de l'affectif qui participe au renforcement de la soumission aux règles sociales de base ne pouvant pas facilement entrer en jeu pour Donald, la maîtrise d'un usage technique du langage venait y répondre en écho.

Au moment de manger, Donald est confronté à un nouvel impératif de sa mère. On n'oubliera pas la difficulté de le nourrir dont les parents de Donald ont parlé à Kanner et on doit bien garder à l'esprit que manger a toujours été un acte difficile pour lui. Les deux formules rituelles liées au repas font raisonner cette difficulté. Mais insistons tout de suite sur ce que nous apprend la première. Sa mère souhaite organiser l'ordre des plats et faire en sorte qu'il mange le premier, l'accès au deuxième étant conditionné par l'absorption du premier. L'enfant paraît aimer les tomates. Mais sa mère contrarie son désir immédiat en lui imposant de manger d'abord le plat précédent, nous supposons que c'est la soupe. Il va demander, en restant dans la même stratégie que précédemment, à ce que sa mère répète les phrases qu'il va lui proposer. Parmi les nombreuses que sa mère a dû prononcer pour le convaincre d'obéir à son souhait, le choix de la première proposition de la phrase de la première formule, -qu'il l'ait ou non déjà entendue ne nous importe plus ici- mérite qu'on s'y arrête assez longuement. Il lui demande de répéter l'ordre qu'elle lui impose : « *mange cela ou je ne te donnerai pas de tomates* ». On peut tout à fait imaginer qu'elle a pu lui signifier, de multiples façons, « il n'est pas question que tu manges de tomates si, avant, tu n'as pas mangé « cela » ». Il est fort probable qu'elle n'a pas utilisé le terme « cela », mais le nom du plat proposé, peut-être de la soupe. Donald décide quant à lui de désigner le premier mets par « cela », ce qui a le mérite, en tout cas pour nous, de souligner qu'à ses yeux compte davantage l'ordre de sa mère que la consistance du plat proposé. « Cela », c'est ce que sa mère propose et qui fait pour lui barrage à l'accès aux tomates. Cependant, dans ce premier rituel du repas, il ne lui demande pas de répéter ce que lui-même pourrait répondre, suivant le modèle précédent, « Dis d'accord ». Ce n'est plus la demande d'acquiescement à sa place qu'il suffirait de formuler pour obtenir un

accord des parties, sa mère doit poursuivre par la deuxième proposition qui fait partie de l'unique et même phrase de la formule rituelle : « *mais si tu ne le manges pas, je te donnerai des tomates* ». La seconde proposition, on l'a laissé entendre au début, il est après tout possible que sa mère l'ait dite, quoique ce soit selon nous improbable. Mais, de toute façon, nous posons qu'il est impossible de savoir quel cheminement exact a suivi Donald pour en arriver à choisir cette formule rituelle. C'est donc à partir d'une interprétation que nous savons hypothétique que nous posons que, confronté aux contraintes de notre monde, il essaie de trouver ce qui lui permet, autant que faire se peut, de concilier son désir avec les impératifs qui lui sont imposés.

Nous sommes alors obligés de considérer que cette phrase qu'il demande à sa mère de répéter représente une tentative d'aller vers notre signification, d'en partager des éléments, mêmes si ces derniers doivent aussi confirmer son désir. Les constructions qu'il produit représentent une tentative de s'appuyer sur le langage, avec ses effets d'assujettissement à la signification collective proposée, comme médiation entre le désir de sa mère et le sien. Au-delà du « cela », la première phrase comporte un « ou » qui laisse supposer un choix entre deux possibilités exclusives l'une de l'autre. Or, selon nous, si Donald a choisi cette construction syntaxique c'est parce qu'elle comporte à ses yeux suffisamment d'équivoque pour lui permettre d'en déduire l'inverse : « *mais si tu ne le manges pas, je te donnerai des tomates* ». Donald ne va pas chercher à convaincre sa mère comme le ferait la plupart des enfants. Il ne va aller ni du côté de la séduction, « allez, pour une fois, je peux bien manger des tomates sans d'abord manger ma soupe ! », ou du côté de la culpabilisation, « pourquoi veux-tu me faire manger quelque chose que je n'aime pas ? Il y a bien des choses que tu n'aimes pas, personne ne te force à les manger », ou encore du côté de l'opposition : « si c'est ça, je ne mangerai rien... ». On peut encore imaginer d'autres stratégies plus subtiles. Donald préfère s'appuyer sur les possibilités logiques offertes par le langage que de se servir de ce dernier pour modifier le point de vue de sa mère. Son apparente inaffectivité relationnelle est en rapport avec le choix de s'appuyer sur la littéralité logique pour parvenir à ses fins, ce qui ne doit pas nous laisser croire que l'incarnation maternelle des ordres qu'il reçoit soit totalement niée. Si cela était, il y répondrait, par la force ou la colère, ce qui arrive justement quand son stratagème d'appui logique sur le langage n'a pas été porteur de la réponse souhaitée. Puisqu'il apparaît travailler sur le langage en dehors des intentions maternelles, il nous faut partir du désir de Donald, non seulement d'aimer les tomates platoniquement, mais de les manger sans passer sous les fourches caudines d'un plat dont il n'a pas envie.

La formule rituelle qui suit l'impératif de dire, contient une proposition principale qui est choisie en raison de son ambiguïté, mais aussi parce qu'elle dit bien elle-même un échange entre celle qui occupe la position de mère et l'enfant : "*Dis : 'mange cela ou je ne te donnerai pas de tomates, mais si tu ne le manges pas je te donnerai des tomates'*". On notera que même si nous sommes obligés de la transcrire ici, il s'agit d'une proposition qui est dite. Or, à l'oral, l'auditeur est dans une situation de plus grande souplesse par rapport à ce qu'il entend, non que cette souplesse n'existe d'aucune manière pour le lecteur de la forme écrite, mais parce que le retour immédiat sur la signification qui est rendu possible par cette forme peut donner lieu à une vérification plus pointilleuse. Remarquons encore que la demande de répéter est proposée en quelque sorte par l'auditeur de la demande et ce que nous pouvons repérer d'équivoque dans la répétition de la demande est accentué par le passage de l'oral à l'écrit. Ainsi, même si tout un chacun comprend cette phrase, elle porte bien en elle une ambiguïté, pour ne pas dire une ambivalence, une difficulté, que la forme écrite peut plus facilement révéler, car elle détourne la fonction commune d'assujettissement au sens de l'interaction réciproque par l'échange vers une signification qui se soutiendrait davantage du langage comme porteur d'une signification indiscutable. Ce détournement s'effectue par un agencement logique. Donald ne demande pas à sa mère de répéter de la manière la plus incontournable son impératif dont une des formes simples serait : ou bien tu manges cela et tu pourras ensuite manger les tomates, ou bien tu ne le manges pas et je t'interdis de manger les tomates. Il a choisi une formule qui s'appuyant sur la forme verbale répétée de la demande maternelle en annule cependant la valeur de demande et va peut-être lui permettre d'accéder aux tomates sans passer par le plat précédent.

Appelons A « manger cela », avec la valeur 1 en cas de réussite et 0 en cas d'échec. Appelons B « donner les tomates », avec la valeur 1 en cas de réussite et 0 en cas d'échec. L'ambiguïté de la formule, que nous supposons bien repérée par Donald, puisque c'est lui qui a choisi de traduire sous cette forme les impératifs maternels, est telle qu'elle permet d'écrire la première phrase comme suit : « *mange cela* » ou « *je ne te donnerai pas de tomates* », « A1 ou B0 ». Or, pour que la demande de la mère formulée dans cette phrase rejoigne son propre désir à lui, Donald, qui est exprimé ici comme « si A0 alors B1 », il faut que « mange cela » cesse d'être entendu comme un impératif, que l'expression cesse même d'être porteuse d'une intention, qu'elle soit vidée de toute appartenance à un auteur pour pouvoir devenir le pur énoncé d'un fait. Il faut encore que soit prise en compte la situation totale que composent les deux possibilités lorsqu'elles sont jointes par un « ou » posé comme disjonction exclusive, tout tiers étant exclu comme on dit, de sorte que A et B ne puissent surtout pas prendre la même

valeur de vérité et que l'un ou l'autre soit bel et bien réalisé. À ces conditions, la première proposition de la formule rituelle possède exactement la même valeur de vérité que la seconde proposition « si A0, alors B1 ». Le désir de Donald est ainsi « logiquement » confirmé à partir d'une certaine mise en forme syntaxique des impératifs maternels en même temps qu'un compromis semble réalisé avec la demande de la mère. La première proposition désigne la mise en forme par Donald de l'impératif maternel auquel il veut se soustraire et conduit néanmoins logiquement à la seconde qui lui reconnaît de pouvoir manger les tomates mêmes s'il ne mange pas le plat précédent. Dans une formulation extrêmement proche de celle de sa mère, une certaine appropriation de la langue a permis à Donald de se départir de la contrainte qu'elle voulait lui imposer. Nous pouvons remarquer que la logique, la nôtre, ici celle du « ou » exclusif, postule elle-même qu'on puisse mettre entre parenthèses les intentions du locuteur pour aller chercher la règle dans les agencements linguistiques eux-mêmes.

La seconde formule alternative du rituel du repas porte plus directement sur un échange d'une parole contre un acte. Il s'agit d'un échange apparemment plus apaisant, puisqu'on y échange l'acte de boire de l'un contre la promesse d'un sourire et d'un bonheur de l'autre. Comme dans les autres formules rituelles, ce qui est demandé par Donald à sa mère est une demande. Mais, cette fois, la demande en question doit confirmer la valeur pour elle de l'acte de boire de son enfant. La formule met en scène une question touchant la valeur des actes de Donald pour la mère et la part qu'ils prennent à l'existence de la joie maternelle. Elle concerne tout autant la valeur pour lui de cette joie et de ce sourire. On peut toutefois y entendre encore autre chose, à savoir la mise en cause du pouvoir de la mère de lier « l'amour maternel » et le fait de « boire jusque-là ». Dans cette seconde formule, peut-être plus encore que dans la précédente, est interrogé le pouvoir de celle qui incarne le symbole, celle qu'on dit mère, de lier ce qui est enjoint par le collectif, à savoir l'amour maternel et l'obéissance à ce que cet amour décide, à la satisfaction des besoins du corps de l'enfant. Autrement dit la seconde formule du rituel du repas est traversée par la question portant sur la valeur de ce qui est échangé dans l'échange de paroles, la valeur de l'échange lui-même et sans doute la question du pouvoir lié à l'existence du symbole. Qu'on nous comprenne bien sur ce point. Il ne s'agit pas pour nous de soutenir que Donald ne reconnaît à sa mère aucun pouvoir légitime sur lui. Bien au contraire. Nous avançons seulement que ce pouvoir lui apparaît problématique et qu'il n'est pas tout à fait pour l'enfant le pouvoir d' « une mère » comme envers de l'obéissance qu'on doit à celle qui incarne la position symbolique de l'amour maternel. La position symbolique qu'est la position maternelle porte avec elle l'injonction de se rapporter avec obéissance au

pouvoir de lier amour, nourriture et prise sur le corps de l'autre. Le pouvoir avec lequel Donald négocie semble être celui d'un individu appelé mère qui l'empêche de manger directement ses tomates; mais, d'une certaine manière, il est tout autant l'expression de l'incapacité de l'enfant à résister au symbole de la mère et de l'amour maternel.

Si nous revenons sur l'ensemble des trois formules rituelles et au fait que la demande maternelle y est convoquée pour servir de médiation à l'action de Donald, on doit souligner qu'elles sont d'abord l'occasion de concilier les demandes de la mère et les aspirations de Donald. Elles expriment l'effort diplomatique d'une négociation sur les limites apportées à ces aspirations par les demandes maternelles. Elles nous apparaissent ainsi comme des compromis politiques. Elles sont des politiques paradoxales parce qu'elles ne mettent en question le pouvoir de la mère que dans le mouvement même qui consiste à en souligner l'étendue, en exigeant une demande maternelle pour chaque action à poser sur le monde. Mais parce que la demande maternelle est elle-même demandée, parce qu'elle est figée dans une expression immuable et que son occurrence est désormais soumise à sa décision à lui, Donald, on doit dire tout aussi bien que le rituel donne à Donald le pouvoir sur le pouvoir de la mère. Le fait que Donald considère que ses propres interrogations sur la réciprocité dans l'échange de paroles, sur le pouvoir de lier amour et nourriture, sur la valeur des actes et des mots dans l'échange, sont éminemment sérieuses ne doit pas non plus être sous-estimé. Il doit selon nous être interprété comme l'expression d'une volonté de mettre en partage ses questions. C'est peut-être finalement la raison pour laquelle tout refus de sa mère d'entrer dans un ou l'autre des rituels de paroles était l'occasion pour lui d'une souffrance manifeste et d'une rage impuissante.

Conclusion

Dans le débat qu'il menait avec Skinner, Chomsky partait d'une constatation simple, à savoir que ce n'est pas la somme des expériences rencontrées par l'enfant qui lui permet d'acquérir une créativité linguistique, grâce à laquelle il peut prononcer des phrases qu'il n'a jamais entendues. Il postulait qu'il existe une grammaire universelle, innée, permettant cette création linguistique dès le plus jeune âge. Et c'est avec précaution qu'il expliquait que sa grammaire générative n'est pas la grammaire universelle, mais qu'elle essaie simplement d'en rendre compte. Pour lui, deux phrases grammaticalement correctes étant données, la capacité du locuteur à faire la différence entre celles qu'il reconnaît d'emblée comme porteuses d'une signification et celles qui n'en porte aucune laisse supposer que la grammaire universelle est consubstantielle à la production d'un sens universalisable. Or si effectivement, pour

rentrer dans le langage au sens fort, les enfants n'ont pas besoin d'avoir entendu toutes les phrases pour les prononcer et s'ils sont capables de distinguer les phrases significatives de celles qui ne le sont pas, ce n'est pas qu'ils disposent de cette grammaire universelle, chère à Chomsky. C'est d'abord parce que l'incarnation du langage permet que la transmission de la signification soit elle-même incarnée. Par incarnation du langage, nous entendons simplement le fait qu'il soit reçu par l'enfant dans une anticipation d'une intention qui le concerne. Nous posons que l'anticipation de cette intention forme le fond de son intégration disposant à la créativité. Ainsi, selon nous, l'acquisition d'un savoir tacite des intentions de l'autre à son endroit rend seule possible à chacun l'intériorisation de l'usage du langage qui ne le rabat pas sur la seule dimension logique de son articulation dans la parole. Elle-même, l'incarnation, est rendue possible par une rumeur qui ne soit pas invalidante. La rumeur n'est pas le mythe au sens de l'anthropologie, ni le mythe familial ni le mythe individuel au sens de la psychanalyse. La rumeur est ce qu'on dit de quelqu'un, mais que lui-même lit d'abord dans la constellation dans laquelle il s'inscrit. Cette rumeur concerne d'abord l'entretien du corps, du corps du nouveau-né déjà, corps qui occupe la totalité de son univers aux limites près du bouleversement de ses états. Elle lui permet de progressivement construire une « harmonique » entre les variations des signes internes perçus par lui et les modulations rythmiques et sonores produites par l'entourage proche même si précisément la séparation entre l'intérieur et l'extérieur n'est pas encore clairement établie. On peut presque imaginer que des styles musicaux particuliers se mettent en correspondance avec des situations, attentes et satisfactions particulières. En tant qu'offre de déplacements idéels médiatisés par le langage, le champ symbolique est ainsi anticipé par la rumeur qui inscrit dans un système d'harmoniques les mouvements, les fluctuations des états du corps, son instabilité foncière et son rapport aux instabilités de l'environnement lui-même. Le corps du petit enfant occupe le lieu où, par sensations successives, s'expérimente déjà le symbolisable. On peut dire qu'il anticipe ou actualise déjà d'une certaine manière la transmission de l'humain par l'articulation jamais achevable entre symbole et fonction symbolique et qu'il est ce pour qui la rumeur représente la fonction symbolique en passe d'être transmise. Seulement parce qu'elle ne se transmet que dans une course au symbole inatteignable, dans l'offre de déplacements qu'il présente à celui qui parle, le champ symbolique témoigne de ce que la chose dite ne sera jamais totale incarnation ou totale désignation. Le lien social est partage incessant de ce mouvement et de cet impossible, sa solidité foncière tenant au fait que chacun ne partage que ce qui ne peut être définitivement dit. Mais, pour Donald, l'incarnation est lointaine et l'articulation entre symbole et fonction symbolique se trouve alors déplacée vers le corps logique de la langue dans ses effets de signification. C'est par un

usage particulier de la grammaire et de la logique qu'il tente alors d'approcher l'incarnation. En demandant la répétition par le « tu » du « je » s'opère sans doute alors pour lui un déplacement idéal du « tu » au « je », déplacement qui s'expérimente dans une grammaire où c'est le déplacement du pronom dans la bouche de la personne en chair et en os qui vient en lieu et place de l'inversion dans le langage ordinaire.

Il y a des enfants qui ne parviennent pas à manipuler les offres du champ symbolique, parce que la rumeur qui l'apporte est en dysharmonie invalidante ou parce qu'il existe une multiplicité de « qui pro quo » qui font qu'adresses, demandes, désirs et réponses ne se croisent pas. Les quiproquos, surtout s'ils sont instables et non prévisibles par l'enfant, ont des effets délétères sur l'usage de la fonction symbolique. La répétition stéréotypée est alors le signe de ce que l'échange avec l'autre et la fonction symbolique dont il témoigne sont bloqués, peut-être fixés sur la question fondamentale qui se posent à tous les êtres de parole, à savoir la question de ce que le langage emporte de difficultés dans le passage du singulier à l'universel et du multiple au même. Autrement dit, les enfants qui n'ont pas les moyens de résister aux symboles qu'ils reçoivent voient ainsi la fonction symbolique se figer et se fixer autour de l'indisponibilité de la part de soutien incarné du symbole comme point d'appui pour la fonction symbolique. Même si, comme on va le soutenir pour terminer, la répétition de cette trace leur ouvre encore l'accès à la fonction symbolique, elle témoigne bien d'abord de cette indisponibilité. La trace désigne ce dont la répétition assure que l'enfant puisse prendre appui sur l'univers des signes et des désignations pour entrer dans le monde des significations, et elle est parcelle de « connu », un bout de lui-même dans la question qui le porte, elle est l'indispensable appui du passé pour reprendre position dans un monde qui ne soit pas totalement étranger. Pour Donald, la trace qui résonne dans le « Dis » est bien celle d'un précédent travail autour de son humanité en question. Confronté à la transmission de l'humain, personne n'échappe à l'offre de déceler dans son paysage une trace, un bout de « même » sous la « mêmété », que l'observateur, ici Kanner dans sa finesse intuitive inquiète, a effacé, en prenant le retour de la question pour la stabilité d'une simple répétition.

L'absence d'incarnation du langage et donc de la transmission de la signification ne donne pas à Donald l'ouverture au partage qui s'exprime dans la parole spontanée adressée à l'autre, en quoi se manifeste chez la plupart d'entre nous la fonction symbolique. De la même manière, « Oui » et « non », qui symbolisent l'assomption du partage de l'objet et de la signification, qui rendent ainsi possibles l'accord, fût-il illusoire, et le désaccord, fût-il provisoire, lui demeureront longtemps indisponibles parce que pour qu'ils viennent à la parole de celui qui répond, il aura fallu qu'ils soient d'abord détachés

des différents contextes immédiats d'interaction pour être élevés au rang de symboles de la réciprocité et de du partage, idéalités fondamentales de la socialité. Or ce détachement suppose que soit reconnue l'intention de l'autre au-delà de la signification logique et c'est cette intention, prise pour elle-même, qui fait singulièrement défaut au paysage de Donald. On peut alors supposer que demeuré pour lui relativement séparé de l'expression de l'intention de l'autre, le langage ne lui permet pas de répondre à l'offre de se déplacer entre positions dans la parole qu'est en lui-même le champ symbolique. C'est cette même absence d'incarnation qui lui fermera longtemps l'accès aux déplacements entre positions réciproques, au passage du « je » au « tu » par exemple. On ne peut néanmoins soutenir que le champ symbolique comme tel soit forclos pour Donald. Si le champ symbolique est bien d'abord une offre de différenciation et de déplacements, ce qui est forclos pour lui c'est seulement son accès par et dans la parole spontanée. Ce qui ne veut justement pas dire qu'il n'y accède pas par le détour de la mise en scène ritualisée et de l'appui logique, le rituel de paroles prenant alors valeur de réponse singulière à l'offre de déplacement qu'est le champ symbolique. Étant entendu que l'offre du champ symbolique est tenue pour lui, difficile à entendre et à reprendre dans l'exercice de la fonction symbolique, la difficulté à entrer spontanément dans l'échange se transpose alors dans les stéréotypies du rapport aux objets du monde, objets qui "exigent" d'être saisis toujours sous le même angle, qui "interdisent" les variations, les inversions, les déplacements et les substitutions.

Peut-être Donald nous renseigne-t-il sur la possibilité de prendre la parole quand le monde, c'est-à-dire l'ensemble des distinctions que nous avons repérées au-delà de notre for intérieur et qui ne cesse de nous parler en retour, nous apparaît assez étrange pour nous être étranger. Pour tenter de reprendre pied dans cet univers inconnu il lui faut une porte d'entrée qui fasse signe, une trace qui au sein de cette étrangeté permette d'intervenir sur ce monde. Cette trace prend ici une forme tout à fait étonnante en cela que Donald demande au monde- peut-être faut-il encore dire le paysage, tant Donald ne s'y reconnaît pas vraiment- de répéter ce que ce paysage veut lui imposer, répétition qui, en tant que répétition de la trace, anticipe la possibilité pour Donald de se soustraire à l'ordre auquel on veut l'assujettir. Cette trace à la forme d'un ordre : « Dis ». Ce n'est ni tout à fait une trace mnésique comme chez Freud, non plus qu'une trace témoignant de la « différance » comme chez Derrida. Elle est sans doute beaucoup plus proche du trait unaire de Lacan. La répétition de ce qui se fait entendre comme ordre ou supplication, mais qui est en même temps vidé d'intention, la répétition de ce que « cela » veut lui imposer, est alors retournée au paysage sous une forme qui va ouvrir Donald à une extraordinaire stratégie de l'esquive. C'est à la promesse toujours non tenue du langage de dire la vérité que Donald

s'en remet pour que cette vérité, en s'imposant au paysage de manière renversée, fasse de cette non promesse réalisée la stratégie de sa liberté. La trace désigne bien ce familier qui en étant reconnu comme tel dans la répétition ouvre la porte à la parole. Ce qui se répète de la trace ouvre à la fonction symbolique et lui permet ainsi de reprendre la main contre la part aliénante des effets de symbolisation. Par son combat de tous les jours, par sa quête particulière du sens qui ne trouve aucun repos en posant la signification comme ce qui advient dans l'aventure d'un semblable, Donald témoigne de quelque chose d'essentiel sur notre rapport habituel à l'idée même de signification. Il nous parle de ce qui échappe à la linguistique dans l'usage que nous avons du langage. Ainsi nous rappelle-t-il que ce qui est au fondement du lien social consiste dans le partage de ce que nous ne pouvons pas dire de définitif sur le monde. Ne faisons pas des rituels de paroles de Donald et de « l'art de manger des tomates sans la soupe », que l'un d'entre eux illustre de manière saisissante, de simples déviations pathologiques, mais aussi une invite à aller au plus loin de la quête de sens qui nous unit dans le mouvement même du devenir de notre humanité.

Bibliographie

- Asperger, H., « Autistic psychopathy in childhood », in « Autism and Asperger syndrome », Uta Frith dir., Cambridge University Press, 1991.
- Berner, P. *L'engénisme en Autriche*, Annales Médico-psychologiques, 2001, Volume 159, Issue 1, Pages 19-22.
- Herwich, Czech Hans Asperger, National Socialism, and “race hygiene” in Nazi-era Vienna, *Molecular Autism* (2018), 9:29
- Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, DSM V (2013)
- Jay J. (2005), The 1942 ‘ethanasia’ debate in the *American Journal of Psychiatry. History of Psychiatry*, 16(2): 171–179.
- Kanner, L. (1942) Exoneration of the feebleminded. *American Journal of Psychiatry*, 99, 17–22.
- Kanner, L., (1943) Autistic Disturbances of Affective Contact, *Nervous Child*, 2, 217-250
- Kanner, L., « Les troubles autistiques du contact affectif » (1943), traduction française par Martine Rosenberg pour *l'Association pour la recherche sur l'autisme et la prévention des inadaptations* (Arap), 1995, disponible à l'adresse suivante : <http://www.resodys.org/IMG/pdf/kanner-scan.pdf>.
- Kanner, L., (1944) “Early infantile autism”, *Journal of Pediatrics*, 25, 211–217.
- Kanner L., (1946) “Irrelevant and metaphorical language in early infantile autism”, *American Journal of Psychiatry*, vol.103, 242-246.
- Kanner, L., (1949) “Problems of nosology and psychodynamics of early infantile autism” *American Journal of Orthopsychiatry*, 19, 416–426.
- Kanner, L et Eisenberg (1956) “Early infantile autism, 1943–1955” *American Journal of orthopsychiatry*, 26(3), 556–566.
- Kanner, L. (1951) « The conception of wholes and parts in early infantile autism », *American Journal of Psychiatry*, July, 1951, 23-26
- Kanner, L., « Follow up study of eleven autistic children originally reported in 1943 », *Journal of Autism and childhood Schizophrenia*, 1971, 1, 2, p. 119-145. Une traduction partielle en français en a été proposée par Martine Rosenberg, en 1995, op. cité
- Edith Sheffer *Asperger's Children: The Origins of Autism in Nazi Vienna*, Norton and Company, N. York, 2018.